



Legacy
of the
Crown

Mémoires du
Grand Royaume

Auteurs du recueil

Alix André
Kalliste
Kimi
Mélissa Garcia

Coordinateur d'écriture

Alexandre « Kimi » Huet

Mise en page

Grégory Gauthier

Ouvrages de la gamme *Legacy of the Crown*

Le Kit d'initiation
Le Livre de Règles – *À paraître !*
Le Grand Royaume – *À paraître !*
Créatures, rencontres et sombres secrets – *À paraître !*

Disponible sur le site
www.legacyofthecrown.com



Legacy of the Crown

Mémoires du
Grand Royaume

KPM Studios

Sommaire

Lettres d'amour	p.4, p.18, p.35, p.78, p.98
Une nouvelle vie	p.6
Les Fils d'Arthur	p.16
Le Fléau des malheureux	p.36
Plus que de l'amour	p.80
Sadborough	p.100

LETTRE I

À Jean

Leeds, 6 Juin 1838

Mon cher époux,

Lorsque je m'apprêtais à partir vers l'Angleterre, tu m'avais dit que sans doute je me prendrais de goût pour la mode et la politique de nos voisins – et que peut-être même je t'oublierais ! Alors j'avais répondu que leur ciel était moins joyeux, leur nourriture moins riante, et leurs hommes moins beaux ; aussi tu n'aurais guère à craindre que je m'y attarde et te laisse dans la solitude bien longtemps. Et cependant me voilà qui, au terme d'un si charmant séjour, me sens presque l'âme anglaise. Une tendre amitié à l'égard de cette grise contrée s'est faufilée en moi-même, si naturellement qu'elle me détenait déjà tout entière quand je m'en suis avisée. Hélas, mon cher époux, la Perfide n'a raison que de mon âme ; c'est à mon foyer que mon cœur appartient, et je le sens qui appelle à mon retour. Réjouis-toi : j'avais raison au sujet des hommes.

Où je me trouve en ce moment, le couronnement prochain de Son Altesse Royale remue beaucoup de joie et d'impatience ; je vois des sourires sur les visages, un frisson heureux sur les bouches, et même, oserais-je le dire, de l'espoir dans les yeux. Je crois que tu as entendu quelques rumeurs au sujet des troubles qui accablent aujourd'hui l'Angleterre ; or moi-même je pensais que ces rumeurs n'étaient que des fables. Mais tout ce dont nous riions sottement est vrai. Peu de temps après avoir écrit ma dernière lettre, j'ai aperçu, au détour d'une petite rue, les dépouilles d'hommes – ou de femmes, je n'ai su dire – mutilées par cette contagion malheureuse ; le cœur m'a manqué, si bien que j'ai songé à partir aussitôt. Ma sœur et son mari, Dean, m'ont cependant témoigné tant de chaleur, m'ont offert tant de réconfort, que je me suis résolue à oublier cette mésaventure et partager leur effervescence encore quelques jours. Je souhaiterais aussi pouvoir te dire que la Princesse, lorsqu'elle portera la Couronne, apportera la paix à son peuple ; mais à ce sujet, même leur engouement n'a pas suffi à me convaincre.

La Princesse Victoria t'est probablement peu familière. Or il m'a récemment été donné l'occasion d'entendre l'un de ses discours. Imagine donc une jeune fille noire, apathique, hantée par quelque tourment inexplicable. Imagine maintenant que, par nécessité politique, la jeune fille ne se montre aux yeux de ses futurs sujets qu'aux rares occasions où sa présence est absolument nécessaire. En vérité, je crois deviner qu'il n'était possible pour cacher ses traits inconvenants que de cacher la jeune fille elle-même. Ainsi les Anglais ne se réjouissent-ils pas trop joyeusement d'une souveraine qui, dans tout ce qu'elle montre, ne promet aucun salut ? Mais j'ai tort de médire, mon époux ; lorsque le désespoir nous étreint, la raison devient aveugle. J'ai pour moi un regard extérieur, bien qu'il ne m'appartienne pas de tourmenter davantage mes hôtes avec mes opinions ; et je souhaite qu'une méfiance injuste ait trompé mon jugement. Mon beau-frère, que l'on vient d'intégrer dans l'armée britannique, ne cesse de me reprocher mon manque de foi. Mais voici en quelques mots ce que je pense honnêtement. Je n'imagine guère cette pauvre enfant supporter le fardeau du pouvoir.

Je compte rentrer avant son couronnement, qui est prévu dans quelques jours. Mais je ne peux rien promettre ; d'autres voyageurs ont également tenté de partir, et m'ont appris que les transports semblent connaître des empêchements.

Transmets mon plus tendre amour à notre fils. Dis-lui que Maman sera bientôt près de lui pour l'embrasser. Mais gardes-en un peu pour toi-même – il n'en saura rien, et j'ai suffisamment de baisers pour vous deux.

Pense à moi,

Clélie

P.-S. : Par fierté ou par pudeur, tu ne m'as pas demandé où se trouvaient les habits d'été de Charlot ; ils sont dans un petit coffre bleu, au fond du grenier. N'oublie pas son médicament, tous les jours à 16 heures !

Une nouvelle vie

Kalliste

Une nouvelle vie

Par Kalliste

20 mai 1854 – Village de Bakewell – Midlands

Owen finissait sa deuxième pinte de bière, assis comme à son habitude dans le coin le moins lumineux du *Golden Goblet*, l'unique taverne de Bakewell, le village des Midlands dans lequel il avait échoué deux ans auparavant. Il prenait son temps. Personne ne l'attendait.

— Une troisième, Cripple ? tenta Ed, le patron.

Owen refusa d'un signe de la main. « *Cripple* », l'Estropié, c'est ainsi que l'avaient surnommé les habitants du lieu. Il avait prétendu ne plus se souvenir du sien, suite à un choc à la tête. Le fait est qu'on l'avait bien découvert sur le bord de la route, la tête en sang. On avait pensé qu'un cheval ou une diligence mécanisée l'avait peut-être percuté dans l'obscurité et que le cavalier avait poursuivi sa route, ignorant qu'il laissait derrière lui un homme agonisant. Au petit matin, la veuve Redman qui partait vendre les œufs frais de ses poules au marché du village voisin l'avait découvert. Il respirait encore. Elle le transporta chez elle pour le soigner. Elle avait appris auprès de son mari, Médecin de l'Ordre, les gestes qui sauvent. Celui-ci disparu, on continuait à venir la voir pour soigner les blessures occasionnées par le travail dans les champs. Dieu sait qu'elles étaient nombreuses dans ce coin des Midlands recouvert de terres agricoles dont la Couronne voulait exploiter le moindre pouce. La vieille femme l'avait soigné patiemment jusqu'à ce qu'il puisse se lever à nouveau. Owen se souvenait de tout, de la charrette fonçant sur lui avant qu'il ait eu le temps de crier – mais aussi de son nom. Il s'appelait Owen Bart. Mais personne ne devait le savoir.

Personne ne devait savoir qu'il avait servi dans l'armée de la Reine Victoria pendant la guerre entre l'Angleterre de Victoria et le Pays de Galles. Personne ne devait savoir qu'il avait été arrêté et jeté en prison pour avoir refusé d'obéir à l'Officier Mason Clark, lequel ordonnait de tirer sur des enfants qui jetaient des pierres et crachaient sur leur passage. La rumeur disait que les rebelles gallois les utilisaient comme espions.

Aucun doute possible pour Clark. Mais c'était au-dessus des forces du Soldat Owen Bart : ils avaient l'âge de sa fille, six ou sept ans peut-être. Quand l'Officier abattit lui-même une jeune enfant aux boucles blondes, Owen voulut se jeter sur lui pour le frapper, mais ses compagnons d'armes l'en empêchèrent. Pour cela il avait été condamné par le tribunal militaire à la prison à perpétuité. À la fin de la guerre, il avait été transféré dans une prison réservée aux traîtres construite dans ce qui allait rapidement devenir *The Borders of Holy Protection*, à la frontière du Pays de Galles fraîchement conquis par la *Royal Army*.

Personne ne devait savoir qu'il y était resté trois ans avant de s'évader et de passer le rempart qui séparait la région de celle des Midlands. Sa cheville brisée dans sa fuite ne l'avait pas arrêté dans sa détermination à retrouver sa famille. Qu'étaient devenues sa femme et sa fille durant ces années ? Que leur avait-on raconté à son sujet ? C'est à Birmingham qu'il trouverait des réponses, Birmingham où il était persuadé de les retrouver dans l'appartement qu'il louait au riche propriétaire d'un immeuble. Il découvrit malheureusement que leur logis avait été attribué à une autre famille. Il posa des questions au voisinage sans se faire connaître et ce qu'il apprit le terrassa : la femme et l'enfant avaient été montrées du doigt et plongées dans la misère, car la *Royal Army* non seulement ne versait plus sa solde à celui qui avait trahi, mais imprimait en plus sur sa famille, la marque de l'infamie. Elles avaient été chassées sans pitié et livrées à la rue. Owen avait essayé de les retrouver dans les moindres recoins sombres. Dès qu'il voyait de pauvres hères, il s'approchait et scrutait leur visage. Sa quête l'avait même conduit dans les bouges et maisons closes les plus innommables de la ville. Quand il en ressortait soulagé de ne pas les y avoir trouvées, la peur reprenait vite le dessus en imaginant le pire.

Personne ne devait savoir que son inconséquence avait conduit au malheur de sa propre famille. Une nuit, il avait laissé Birmingham derrière lui pour partir au hasard vers le nord. La souffrance était telle qu'il avait fini par se résigner et à errer sur les chemins jusqu'à s'effacer lui-même de la surface de la Terre, peu importait la douleur occasionnée par la fracture non soignée. C'était pour lui son chemin de rédemption. C'est cette fracture qui lui avait valu le surnom de Cripple quand il fut sauvé à Bakewell.

Dans le coin le moins lumineux de la taverne, Owen repensait à tous les événements qui l'avaient conduit jusqu'à ce village et se demandait pourquoi la vie l'avait autant de fois épargné. Il était entré au service de la veuve Redman, qui l'avait soigné. Il l'aidait comme il pouvait à la ferme dont elle avait hérité de son frère. Il dormait dans un coin aménagé dans la grange. En échange, pas de salaire mais quelques pièces pour noyer sa peine dans des bières et les repas assurés. Machinalement, il caressa le médaillon qui pendait à son cou, comme un talisman.

Au moment de partir, Owen réalisa qu'il n'avait pas assez pour payer les deux bières du soir. Sur le point de demander au patron d'inscrire sa dette sur l'ardoise, un homme installé à la table voisine se leva et d'un signe fit comprendre à Ed qu'il paierait la consommation et en profita pour commander une troisième pinte. Absorbé par ses pensées, Owen n'avait pas remarqué sa présence. Ce n'était pas la première fois qu'il le voyait dans ce lieu mais il ne lui avait jamais adressé la parole jusqu'à ce soir.

— Permettez-moi de me joindre à vous. J'ai à vous parler, dit l'inconnu en invitant Owen à se rasseoir et il s'installa face à lui. Son visage était doux. Sa barbe grise, fraîchement taillée lui donnait l'air d'un sage, semblable aux portraits de ces hommes qu'Owen voyait enfant sur les vitraux des églises de l'Ancien Temps. Ses yeux bleus étaient magnétiques et aussi clairs que de l'eau de roche. Owen pensa y deviner de la bonté. Par réflexe, il baissa son bonnet sur son front pour cacher sa cicatrice. Son aspect miséreux et son visage abîmé lui faisaient honte sans savoir pourquoi. Il ne pensa même pas lui résister et s'assit. Ed déposa deux nouvelles chopes sur la table.

— J'ai besoin d'un homme comme vous, commença l'inconnu.

— J'ai déjà un travail, répondit Owen.

— Je sais, mais je ne pense pas que ce travail vous rapporte autant que ce que je suis prêt à vous donner si vous acceptez la mission que je veux vous confier.

L'homme déposa alors sur la table une enveloppe en cuir bien remplie.

Owen ouvrit grand les yeux. Il n'en avait jamais vu d'aussi renflée.

— Que... que voulez-vous ? Je ne suis qu'un pauvre journalier boiteux, je ne vois pas comment je pourrais vous être utile au point de mériter une telle somme...

— Vous allez braconner pour moi. L'homme avait prononcé ces mots à voix basse mais Owen avait instinctivement mis la tête dans ses épaules en les entendant.

— Ne vous inquiétez pas, votre secret est bien gardé avec moi, murmura l'homme. Son sourire découvrait des dents blanches particulièrement bien alignées.

— Mais soyez plus discret à l'avenir, ajouta-t-il fermement. Cela fait quelques jours que je vous observe lors de vos escapades matinales au bord de la rivière sans que vous ne vous doutiez de rien.

Owen contracta sa mâchoire.

— Détendez-vous cher ami, je m'appelle Thomas Horn. Je suis ornithologue, attaché au cercle éminent des Zoologistes de la Couronne. Je suis chargé de répertorier toutes les espèces d'oiseaux pour mettre à jour l'*Illustre Registre de la Faune du Grand Royaume*. Je séjourne ici depuis quelques jours car il m'a été signalé qu'une nouvelle espèce d'oiseaux s'est installée sur les rives de la Wye. Or personne n'a pu en attraper ni même s'en approcher. Et pour cause, ils ne sortent que la nuit. Curieux, non ?

Pendant qu'il parlait, Owen l'observait. Pouvait-il lui faire confiance ? Il était tellement différent de ceux qu'il côtoyait tous les jours depuis deux ans maintenant. Sa chevelure argentée, son long manteau sombre et son allure générale faisaient de lui un homme de pouvoir. Il crut voir l'espace d'un instant un pendentif autour de son cou, dissimulé sous le col du manteau, une paire d'ailes peut-être...

— Vous savez poser des pièges et je propose de vous payer pour ça.

Owen avala sa salive et risqua une réponse.

— Ce que vous me demandez est interdit. Si je refuse ?

Thomas Horn se redressa, sourit et du menton désigna le Sheriff Walters qui jouait aux fléchettes derrière eux depuis le début.

— Il... il faudra prouver ce que vous avancez, hasarda Owen.

L'ornithologue but une dernière gorgée et posa lourdement la chope sur la table. Ses yeux bleu clair aussi froids que l'acier fixèrent Owen :

— Je n'aurai aucun mal à le convaincre. Il suffira de vous fouiller. Le filet à grives utilisé ce matin est encore dans la poche de votre pantalon.

Le cœur d'Owen se mit à battre plus fort. Il était pris au piège.

L'homme poussa l'enveloppe vers Owen qui avait pâli et dit d'un ton qui se voulait rassurant :

— Allons, non seulement, vous serez récompensé à la hauteur de votre mérite mais je vous offre, en plus, l'opportunité d'une nouvelle vie.

Owen pour la première fois osa toucher la précieuse enveloppe. Il sentit sous la pression de ses doigts les billets se chevaucher. Il la soupesa. Elle représentait au moins trois mois de la solde qu'il recevait quand il servait encore la Reine Victoria dans l'armée. Une nouvelle vie... Pourquoi pas ? Il caressait le rêve depuis quelque temps d'embarquer et de partir le plus loin possible. C'est pour cela qu'il s'était mis à braconner. Anton, le chef cuisinier du Manoir de Haddon Hall lui achetait à bon prix, et en toute discrétion, lièvres et grives qu'il attrapait grâce à ses pièges. Ce serait sa dernière « chasse ». Il tenait dans sa main de quoi rejoindre le port, prendre un bateau pour le Canada et s'y installer... Une nouvelle vie ? Owen commençait à y croire. Il toucha son médaillon et pensa à ce qu'il aurait pu faire si sa famille était auprès de lui. Mais plus rien ni personne ne le retenait plus en Angleterre.

La chaleur d'une main forte posée sur son poignet le sortit de sa

rêverie.

— Owen, je vous donne le quart de la somme dès à présent. Vous aurez le reste à la livraison.

— La... la livraison ?

— Oui, Owen, il me faut au moins deux spécimens de ces oiseaux. Thomas Horn sortit un croquis qu'il avait fait de sa propre main au cours des trois dernières soirées. Owen reconnut immédiatement l'oiseau, une sorte de petit héron au plumage grisâtre, plutôt laid. Ses yeux le distinguaient des autres volatiles : globuleux et disproportionnés, tels deux boules de charbon noir, ils lui permettaient de voir dans la nuit comme en plein jour. Il savait où les trouver. Il en avait repéré quelques-uns près de la rivière. Peu visibles la journée, ils restaient à l'abri d'une haie de clématites pourpre qui à la tombée de la nuit dessinait des silhouettes étranges dans la pénombre. Les paysans l'avaient nommée l'Ogresse. Des rumeurs circulaient : combien s'en étaient approchés et n'étaient pas revenus ? Tout était parti de la disparition du chien du maire. La dernière fois que son maître l'avait vu, il traquait un blaireau qui s'était réfugié dans la haie. On n'avait plus vu ni l'un, ni l'autre. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'esprit d'une population imprégnée depuis des générations de légendes et de superstitions. Owen, lui, ne croyait pas aux légendes.

— Je sais comment trouver ce que vous cherchez.

— Parfait. Ouvrez votre main.

Owen s'exécuta. L'ornithologue ouvrit les cordons de cuir et déposa délicatement dans la paume tendue une liasse de billets, veillant à ne pas attirer l'attention des autres clients. Le quart du contenu, seulement. Il referma l'enveloppe et la remit dans la poche interne de son manteau. Son pendentif brilla de nouveau et Owen crut voir un serpent cette fois-ci. Ce motif lui semblait familier. Mais où l'avait-il vu ? Thomas Horn déroula une carte et pointa un lieu.

— Je vous attendrai à cet endroit et nous procéderons à l'échange.

— Et si je ne réussis pas à les attraper ?

— Vous garderez la somme remise. Vous pourrez toujours la boire à la taverne. Ed vous en sera très reconnaissant. Mais sachez que je ne vous quitte pas des yeux. S'il vous venait à l'idée de partir avec l'argent sans chercher à remplir la mission, je mettrai immédiatement ce bon vieux Sheriff Walters sur la piste du braconnier boiteux. Vous savez que Lord Oxskin récompense grassement quiconque aide à éliminer les renégats, ceux qui enfreignent les lois du Grand Royaume. Dans le Chaos point de salut !

Owen savait que tout appartenait à la Couronne, tout, gibier compris. Braconner constituait un crime, mais il était hors de question de retourner dans les geôles galloises.

— Vous aurez ce que vous voulez. Sur ces mots Owen se leva, se dirigea vers la porte de l'auberge et disparut dans la nuit. Thomas Horn paya les consommations et le suivit.

Cripple connaissait tous les chemins de cette contrée. Il la parcourait depuis des mois à la tombée du jour pour poser ses pièges. Il ne revenait jamais bredouille. Ce qu'il ne vendait pas au Manoir améliorait son ordinaire et celui de sa protectrice. La veuve Jane Redman savait tout depuis le début mais, muette de naissance, elle ne risquait pas de le dénoncer ! Elle était plutôt contente, le meilleur du bétail étant d'habitude réquisitionné pour nourrir les troupes de la *Royal Army*.

Il était arrivé sur les bords de la Wye qui coulait calmement. Le soleil couchant déversait sa lumière rougeoyante sur l'horizon. Les couchers de soleil seraient-ils aussi beaux au Canada ? Il s'installerait à Ottawa. Il ne savait pas où cela se trouvait mais le nom lui avait plu dès qu'il l'avait entendu. La haie surnommée l'Ogresse semblait s'enflammer et s'animer : les oiseaux réfugiés à l'intérieur commençaient à remuer, agitant par leurs mouvements les branches couvertes de fleurs flamboyantes. Ils n'allaient pas tarder à sortir.

— Deux spécimens, répétait Owen dans sa tête, deux spécimens, rien de plus facile...

Il décida de placer le filet sur un arbre adjacent de telle sorte que les volatiles ne pourraient pas l'éviter en sortant de leur repaire. Tout en mettant en place le piège, Owen ne pouvait s'empêcher de penser que la demande de Thomas Horn était étrange : pourquoi procéder illégalement s'il s'agissait d'œuvrer pour faire rayonner la science du Grand Royaume ? Et ce pendentif... pourquoi lui était-il si familier ? Il se dit qu'une fois la récompense empochée, il laisserait quelques livres à Jane avant de partir. Il les déposerait avec un mot de remerciement sur la cheminée à côté de... Il comprit soudain pourquoi le motif du pendentif lui était si familier. Il était semblable à l'insigne de l'Ordre des Médecins qui se trouvait sur la cheminée de Jane, l'insigne en cuivre de son mari qu'elle gardait précieusement comme une relique. Pourquoi Thomas Horn lui avait-il menti sur son métier ?

Le filet était presque posé quand, en équilibre sur la branche du bouleau qu'il avait choisi pour fixer le piège, sa cheville brisée lâcha. Il bascula mais se rattrapant à une branche, il ne tomba pas, contrairement au filet qui gisait dans l'herbe. Il reprit son souffle, saisit son médaillon comme il avait coutume de le faire à chaque moment grave de sa vie. Il l'ouvrit pour regarder la miniature qui se trouvait à l'intérieur : le portrait d'une fillette souriante aux boucles blondes, peint sur une petite feuille de carton. C'est tout ce qui lui restait d'Eva, son enfant disparue. Elle l'avait protégé une fois de plus, pensa-t-il.

C'est à ce moment que les oiseaux décidèrent de sortir tous en même temps. Surpris, Owen n'eut pas cette fois-ci le temps de se rattraper et chuta juste devant la haie. Sa cheville le faisant souffrir, il chercha quelque chose à quoi s'accrocher pour se relever. Il attrapa une de ces lianes qui pendaient. Celle-ci se noua subitement autour de son poignet pendant que d'autres s'enroulaient autour de tous ses membres, enfonçant dans sa chair des épines empoisonnées. Saisi, il eut tout juste le temps de murmurer : « L'Ogresse... », avant que son corps ne fût entièrement paralysé. Impossible de se débattre. La plante pénétrait sa chair et s'enracinait en elle. Il étouffa et son cœur cessa de battre.

De l'autre côté de la rive, une silhouette en long manteau noir avait suivi la scène. Elle traversa la rivière par un gué. Elle se pencha au pied

du bouleau et ramassa les quelques billets qu'Owen avait perdus lorsque sa cheville l'avait lâché la première fois. Elle les remit dans l'enveloppe qu'elle gardait dans la poche interne du manteau. Elle se tourna vers la haie et la lune éclaira un visage où se lisait le désappointement. Thomas Horn était encore une fois déçu. Il voulait étudier ces oiseaux, comprendre pourquoi l'Ogresse les épargnait, analyser les graines qu'ils ingéraient pour y trouver peut-être un potentiel remède au Fléau. Ses erreurs du passé avaient poussé Sir Samrock Lockust, le Maître de l'Ordre, à l'exclure du cercle des Médecins de la Reine ; depuis, il cherchait par tous les moyens à regagner la confiance de son ancien mentor. Il y avait cru ce soir. Mais comme le vagabond recruté le mois dernier, Owen avait échoué.

Résigné, Thomas Horn longea la rivière vers l'est, en direction d'un autre village où il trouverait bien un autre misérable prêt à affronter tous les dangers pour une enveloppe pleine. Il passa, indifférent, devant la haie qui avait grossi depuis le début de la soirée. Du pauvre Owen, il ne restait plus que les haillons dans un entrelac de feuilles et, prisonnier des lianes solidement entremêlées, le portrait suspendu d'une fillette souriante aux boucles blondes.

LETTRE II

À Jean

Leeds, 2 Août 1838

Jean,

Le couronnement de la Sa Gracieuse Majesté, la Reine Victoria, s'est déroulé solennellement aux yeux de tous il y a quelques semaines. Je n'ai pu trouver de transport pour me reconduire près de vous ; d'après la garde royale, tout voyage hors de l'Angleterre est différé. « Comment, Madame, vous nous quitteriez à l'heure de l'exceptionnelle cérémonie qui bénit en ce jour les terres de notre pays ? », m'a-t-on dit. Aussi étions-nous invités à demeurer quelque temps supplémentaire pour se joindre à leur liesse. Il m'était impossible de refuser un tel honneur ; je te prie donc d'excuser ton épouse, et d'attendre quelques jours encore son retour. Mais s'il m'est amer d'être séparée de vous, réjouis-toi de me savoir en un lieu où l'on veille bien à me ravir.

N'aie crainte, mon amour ; la Reine a été coiffée de la Couronne avec la grandeur et la dignité d'une Mère et d'une Sainte. Dean m'a personnellement accompagnée pour la saluer parmi la foule. J'ai vu alors, pour la première fois, ses traits nobles et magnanimes, ceux d'une femme destinée à guider son peuple dans la gloire. Si d'aucuns la pensaient autrefois inapte à incarner la Bretagne, ceux-ci ont désormais disparu ou se taisent. N'aie crainte ; je reviendrai vous embrasser avec une âme enrichie d'avoir été la spectatrice d'une apothéose.

Je me trouve actuellement chez ma sœur, dans la petite chambre qu'elle m'a préparée au premier étage. Une pluie battante frappe contre ma fenêtre, et je crois que l'orage approche. Parfois je me penche, curieuse, pour observer les promeneurs nocturnes ; ceux-ci sont immédiatement reconduits dans la sécurité de leur foyer par les patrouilles. Songent-ils seulement au danger qu'ils encourent, ainsi exposés aux rues désertes ? Je ne devrais pas te le dire, car tu t'inquiéterais sans doute ; mais le couronnement de Sa Gracieuse Majesté a révélé que des rats s'étaient mêlés aux bons citoyens – des voyous de toutes sortes, qui aspirent à

s'emparer du pouvoir et menacent de tuer quiconque s'opposerait à leur folie. La corruption se cache derrière tous les visages, si bien qu'il m'est devenu difficile de parler avec autrui sans craindre pour mon propre honneur. Imagine donc ta femme cesser de sortir et de parler ! Mais la Reine attend de nous que nous soyons un peuple exemplaire, et tout cela n'est rien qui me soit intolérable. Ainsi n'aie crainte, et attends-moi.

J'aurais encore mille secrets à te partager, mon cher époux ; cependant je dois mesurer ma fièvre littéraire, car l'encre s'est faite bien chère. Par ailleurs, on m'a dit que les services du Royal Mail étaient en ce moment fort occupés.

Pense à moi,

Clélie

Les Fils d'Arthur

Kimi

Les Fils d'Arthur

Par Kimi

An 634 – Royaume de Deira – Nord de l'actuelle Angleterre

Le Chevalier Cadfan ajusta son gantelet et souleva la toile intérieure de sa tente. Il fut accueilli par la morsure de la pâle lumière hivernale. Le soleil allait bientôt se coucher sur la Forêt sans Vie. Malgré la saison, le Chevalier suait sous son imposante armure. L'atmosphère était lourde, moite. Il prit une profonde inspiration et scruta attentivement cet environnement si hostile que nul animal n'y entraît plus. Autour du camp, les arbres étaient morts et leurs branches s'entremêlaient dans une éternelle étreinte. L'eau stagnante du lac environnant dégageait des vapeurs nauséabondes et semblait dissimuler de terribles maux. Le sol marécageux, où trempait chacun de ses pas, recouvrait ses larges bottes d'une immonde vase. Cadfan observa ainsi les alentours durant de longues secondes, telle une proie acculée qui tente vainement de trouver une échappatoire. Il fut sorti de sa rêverie par la voix caverneuse de son mentor, le Maître d'armes Ethelbert :

« Cadfan, mon frère. Il est l'heure de recevoir notre sermon. »

Ethelbert avait davantage les traits d'un ours que d'un homme. Malgré son physique impressionnant, il s'agissait d'un esprit calme et réfléchi, qui réservait son ardente fureur pour les champs de bataille. Cadfan acquiesça d'un signe de tête et le suivit sans mot dire.

Les deux hommes pénétrèrent dans la grande tente de Maître Ambrosius, un proche conseiller du Roi Osric, dirigeant actuel des terres de Deira. L'intérieur de la tente ressemblait davantage à une salle de réception princière. De part et d'autre, de solides hampes de bois brandissaient les étendards de lignées immémoriales. D'un imposant brasero fumant se dégageait une forte odeur d'encens qui emplissait l'espace. Au centre, entourée de cinq sièges en chêne massif, trônait une large table ronde sur laquelle s'étaient étalés des parchemins couverts de symboles. Maître Ambrosius semblait absorbé par l'étude de ces étranges manuscrits. Il se tenait droit malgré son grand âge. Son imposante stature, ses yeux bleus

perçants ainsi que son flegme apparent donnaient à la scène un aspect très solennel. Il ne sembla pas réagir à l'arrivée des deux Chevaliers.

« En retard, comme de coutume », fustigea le Chevalier Attala, affalé de tout son long sur l'un des sièges.

Cadfan gloussa : « Il est important pour moi de laisser le temps à votre esprit si riche de mûrir les réflexions profondes qui sauront nous guider. Les gens de cette terre ne vous nomment-ils pas le *Sage*, mon frère ? »

Attala le Sage pesta. Son regard se tourna vers Maître Ambrosius.

« Prenez place, Fils d'Arthur », ordonna celui-ci d'une voix cléricale.

L'assemblée s'exécuta rapidement. Le Chevalier Chad, dit « *Le Chasseur* », était également présent. Il était le seul Chevalier à revêtir une armure de peaux et à avoir le droit de combattre à l'arc. Au vu de ses capacités, il aurait été dommage de négliger un tel atout. Le Chasseur adressa un sourire complice à Cadfan avant de s'asseoir. Sans plus attendre, le Maître débuta son discours :

« Mes chers frères, grâce aux talents d'éclaireur du Chevalier Chad, nous avons désormais la certitude de l'emplacement du portail laissé par notre précurseur, Merlin. Après presque un siècle de recherches... nous sommes enfin sur le point de trouver ce légendaire vestige. »

L'assemblée resta sans voix. Il s'agissait d'une avancée spectaculaire depuis la fondation de l'Ordre des Fils d'Arthur. Chad pouffa : « Vous ne m'avez pas habitué aux flagorneries, ô Maître, et je suis certain qu'il y a anguille sous roche. » Le Chevalier Attala jugea cette insolence avec un regard noir.

« Il est vrai, répondit calmement Ambrosius. Néanmoins, soyez assurés que je ne compte absolument rien vous cacher. Sachez également que le sort de notre Royaume dépend de la réussite de votre quête : retrouver la *Première Sphère*. »

Cadfan sourit intérieurement et sentit son sang bouillonner. Il était le

Guerrier. Et il comprit que son titre allait devoir être de nouveau mérité lors des jours à venir.



Le lendemain, à l'aube, les Chevaliers de l'Ordre des Fils d'Arthur s'étaient regroupés près du feu de camp pour profiter d'un dernier moment de répit. Ils devaient se mettre en route au signal de Maître Ambrosius, et se réchauffaient autour de quelques coupes d'hydromel. L'ambiance restait néanmoins tendue. Chacun d'entre eux avait quelque chose à prouver. L'Ordre avait été fondé à l'époque de la mythique Table Ronde et, bien que son existence fût une simple légende aux yeux des peuples, les Chevaliers étaient réputés pour compter parmi les meilleurs combattants ou érudits du continent. Il s'agissait d'ailleurs de la principale raison du recrutement de Cadfan et de ses frères d'armes.

Le Maître d'armes Ethelbert rompit le silence :

« Je ne crois pas en la directive du Roi Osric concernant la recherche du portail. Encore moins à son imminente réussite du siège de York. » Ethelbert était un Chevalier au caractère plutôt effacé, mais sa grande taille, sa musculature colossale et son regard sombre rendaient impossible le fait de passer inaperçu. Toujours couvert d'une cape en peau d'ours, le Maître d'armes était connu pour être un homme au cœur pur, et se révélait être un excellent forgeron au service de l'Ordre.

« Seriez-vous en train de remettre en question la parole du Maître, *Forgeron* ? intervint Attala, tiré de sa rêverie.

— Le Roi Osric n'est pas l'héritier légitime de Deira. Sans compter qu'il a renié sa Foi lors de son ascension au trône, répondit fermement Ethelbert.

— Ce ne sont que des rumeurs, mon frère, dit Cadfan. Le portail trouvé par Merlin, et que l'Ordre recherche, existe forcément. Les écrits d'Arthur lui-même sont formels. De plus, Chad est certain d'avoir aperçu une structure qui pourrait lui ressembler ! Les petits astres qui nous ont été remis en sont la preuve : ils permettront d'entrer en contact avec l'édifice et de trouver...

— De trouver quoi ? Le Graal ? » coupa Chad, qui parlait rarement, ses mots étant souvent interprétés comme de la provocation par ses compagnons. « Vous croyez encore à ces vieilles légendes qui datent aujourd’hui de plus de cent hivers ? J’ai simplement dû apercevoir une quelconque ruine, rien de plus. » Il sortit une sphère lumineuse de sa besace et la brandit au-dessus de sa tête : « Et je serais curieux de savoir ce que pense notre bon Roi de ces astres. Ces orbes ne sont rien de plus que de la sorcellerie !

— Précisément, interrompit Maître Ambrosius, qui s’était glissé derrière le groupe sans attirer l’attention. Et à entendre votre discours, c’est à se demander lequel d’entre nous a égaré sa Foi. » Son regard autoritaire se posa sur Chad, qui baissa immédiatement les yeux et se réfugia derrière ses longs cheveux noirs. Maître Ambrosius était son père adoptif ; il n’avait jamais réussi à s’opposer à sa parole.

Les Chevaliers se levèrent comme un seul homme, attendant les instructions de leur Maître. Ce dernier les observa avec un sourire presque amical :

« Bien ! Chevaliers, mes frères, il est l’heure de vous accorder la Bénédiction ». Il s’éclaircit la voix. « Permettez-moi de vous introduire Dame Rivanone, une Sainte qui a longuement voyagé depuis les contrées du nord pour vous accompagner dans votre quête ».

Cadfan posa un regard interrogateur sur le Maître.

« C’est elle qui ouvrira le portail de Merlin », ajouta le vieil homme comme pour lui répondre.

À ces mots, il s’écarta et laissa place à une magnifique jeune femme qui s’approcha du feu de camp d’un pas léger et élégant. Elle ne semblait pas avoir plus de vingt printemps, et sa chevelure dorée tombait jusqu’à ses hanches parfaitement dessinées. Elle sourit et fit une gracieuse révérence face au groupe.

« Chevaliers, c’est un honneur. Je suis Dame Rivanone, dernière des Enchanteresses. »

À l’instar de leurs homologues masculins, les Enchanteresses n’étaient qu’une légende. Mais Cadfan n’en n’avait cure. Il était subjugué par l’arrogante beauté de la Sainte. Elle existait. Elle était un Ange qui marchait parmi les Hommes. Sa contemplation fut toutefois rapidement interrompue par le douloureux coup de coude que lui donna son mentor Ethelbert. Les deux Chevaliers échangèrent un regard et ne purent s’empêcher de sourire.

« Tout l’honneur est pour nous, ô Dame Rivanone », ricana Chad le *Chasseur*, tout en lui rendant sa révérence.

La demoiselle afficha un charmant sourire et tendit un large récipient d’argile rempli d’une eau claire. Elle invita alors l’ensemble des Chevaliers à procéder à l’onction.



Quelques instants plus tard, à l’orée de la Forêt sans Vie, dans laquelle ils avaient séjourné plusieurs jours le temps des préparatifs, les Chevaliers étaient sur le point de partir.

« Chevaliers. C’est avec la bénédiction de Dieu et de notre Roi que je vous envoie en mission. Mes pensées vous accompagnent, soyez-en assurés, proclama Maître Ambrosius, se tenant face aux quatre Chevaliers qui finissaient d’aiguiser leurs lames.

— Maître, vous ne venez pas avec nous ? interrogea Cadfan.

— Malheureusement non. Le devoir m’appelle à York, où je me dois de soutenir notre Roi Osric dans son entreprise de siège. Cadwallon doit tomber, et le Roi tient fermement à minimiser nos pertes durant cette guerre. Vous m’y retrouverez une fois le portail franchi et l’artefact récupéré. »

Chad n’osa rien dire, mais il observait son père adoptif avec un regard plutôt suspicieux. Ambrosius poursuivit : « N’oubliez pas, d’après les témoignages du Roi Arthur lui-même, l’objet que vous recherchez se nomme la *Première Sphère*, aussi connue sous le nom de *Sphère du*

Chaos.

— Vous nous avez montré les notes d'Arthur, nous savons à quoi elle ressemble, mais qu'en est-il de son utilité pour l'Ordre, Maître ? » demanda Attala.

Dame Rivanone venait à l'instant de sortir de sa tente. Elle s'avança vers le groupe et prit la parole :

« Cette Sphère est le premier catalyseur de Magie créé par les Hommes. En réalité, par Merlin lui-même. Il serait bien trop long de tout vous expliquer ici, comprenez seulement qu'utilisé correctement, cet artefact pourrait permettre d'influencer le cours des événements de notre réalité.

— Cela permettrait d'éviter des guerres, par exemple ? » intervint fièrement Cadfan.

Dame Rivanone lui sourit. Aux yeux du jeune Cadfan, elle était parfaite. La douceur de ses traits, la blancheur immaculée de sa robe soyeuse, l'envoûtant parfum floral qui émanait de sa peau... et ce sourire... Cadfan en était persuadé, elle n'avait rien à faire en ces lieux, là où les guerriers de sa trempe risquaient leur vie à chaque instant. Elle répondit cependant avec aplomb :

« Oui. Et c'est pour cela que je vous accompagnerai dans votre quête. Je suis la seule ici à pouvoir entrer en résonance avec la Magie des Sphères... et donc à pouvoir ouvrir le portail. »

Maître Ambrosius scrutait ses hommes depuis plusieurs minutes. Il décida qu'il était temps de mettre fin aux tergiversations :

« Bien ! Mes frères, il est l'heure de vous mettre en route. Si Dieu le veut, nous nous retrouverons à la cité de York d'ici quelques jours, où vous m'aidez à délivrer la ville de la tyrannie de Cadwallon. »

Pendant que les autres membres du groupe recommandaient leur âme au Ciel, le vieil homme agrippa discrètement le bras de Chad et murmura : « Fils. L'astre que je t'ai confié est un vieil artefact que l'on

nomme la Sphère de Domination. Au signal de l'Enchanteresse, place-le dans le creux de sa main. Grâce à cela, vous rentrerez tous sains et saufs. Tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Le sort de notre peuple est entre tes mains. »

Cette confiance troubla le Chasseur, mais le sourire bienveillant d'Ambrosius le rassura. Il acquiesça et rejoignit le groupe.

Les Chevaliers attachèrent leurs fourreaux, rengainèrent leurs armes et ajustèrent leur armure. Ils étaient prêts. Ethelbert soupira et échangea un rapide regard avec Cadfan. Le mentor et l'élève avaient le même pressentiment. Cette fois-ci, il n'y aurait peut-être pas de voyage retour.

*
**

« Cela fait des heures qu'on marche, et toujours aucun signe de ce fichu portail, pesta Attala en agitant son bras pour chasser les insectes qui lui tournaient autour.

— Nous y sommes presque, Chevalier, encore un petit effort et vous pourrez rejoindre votre Roi », répondit Dame Rivanone avec bienveillance.

Durant tout le trajet, le Chevalier Cadfan n'avait eu de cesse de l'observer. Ni la fatigue de la marche, ni la boue, ni les ronces ne l'atteignaient. Rivanone était toujours resplendissante. Elle lui lança un regard complice, ce qui le fit rougir et détourner le regard, gêné. Le jeune Cadfan n'avait jamais eu de soucis avec la gent féminine, dont il était plutôt très apprécié. Sa carrure, ses exploits martiaux et son charme naturel lui facilitaient grandement les choses. Mais cette fois-ci, tout semblait différent. Il se sentait totalement nu face au regard de la Sainte. Elle semblait pouvoir lire en lui comme dans un livre ouvert. Une nouvelle fois, la voix rauque d'un frère d'armes le sortit de son songe éveillé. En tête de file, Attala semblait s'agiter :

« Mes frères, par ici !

— Que se passe-t-il ? cria le Maître d'armes Ethelbert, qui fut le premier à s'approcher.

— On dirait que quelques guerriers ont récemment livré bataille ici », répondit-il avec un air grave. Le Chevalier était agenouillé sur ce qui semblait être les vestiges d'un affrontement : des casques de bronze cabossés, des lames brisées, ainsi que de larges pavois qui paraissaient d'un autre temps...

« En effet. Il y a quelques jours seulement. Une quinzaine de guerriers, tout au plus. Cependant, je ne vois aucune trace des corps des guerriers, compléta Chad en arrivant sur place.

— Mais qu'est-ce que... » Ethelbert soupira en saisissant un objet dans les hautes herbes. « Un authentique glaive de légionnaire romain.

— J'espère que vous plaisantez, forgeron, intervint Attala le Sage. L'envahisseur romain a été repoussé de nos terres il y a de cela près d'un siècle. »

Ethelbert se redressa et tendit le glaive à son confrère en raillant :

« Et je suppose que c'est le même envahisseur disparu qui a pris la peine d'aiguiser cette lame récemment, mon frère ? Ravi de voir que les Romains font encore preuve d'autant de minutie même après leur départ. »

Cadfan ne put s'empêcher de sourire et réprima un gloussement. Son mentor avait toujours eu un talent pour la répartie, et le voir mis en pratique sur ce prétentieux était très divertissant. Son regard se tourna de nouveau vers Dame Rivanone et il fut surpris de la voir soucieuse. Le jeune Chevalier se rapprocha d'elle :

« Que se passe-t-il, ma Dame ? » Elle demeura silencieuse quelques secondes avant de répondre à voix basse :

« Il se passe quelque chose d'anormal, Chevalier. Depuis que nous sommes partis, je sens que certaines choses dans cette forêt ne sont pas là où elles devraient être.

— Navré, ma Dame, je... je ne suis pas sûr de comprendre. Êtes-vous

jadis déjà venue ici ? bredouilla Cadfan.

— Non... Enfin, si ; mais pas dans la version du monde que vous connaissez vous et vos frères.

— Je... Je dois m'avouer perdu, Dame Rivanone, balbutia le jeune Chevalier, consterné par ce qu'il entendait ; ce discours avait tout de celui d'une sorcière.

— Je suis désolée. Les sources de Magie traversent les Enchanteurs et les Enchanteresses depuis la nuit des temps. Il m'est presque impossible de l'expliquer à un être n'y étant pas familier. Retenez simplement que quelque chose se trouve dans cette forêt. Et que cette *chose* ne devrait pas y être.

— Les Romains ? Vous pensez réellement que... » Cafdan fut interrompu par Attala. Totalement absorbé par la discussion, il n'avait pas remarqué le départ du reste du groupe.

« Hâtez-vous, bon sang ! Chad a trouvé quelque chose, en amont de la piste, là-bas ! » criait Attala le Sage, qui avait couru pour les rejoindre.

Cadfan et Rivanone échangèrent un regard déterminé. La petite escouade touchait au but.

*
**

La troupe rejoignit Chad au bout d'un large sentier boueux. De l'autre côté, ils pouvaient apercevoir une clairière parsemée d'herbes folles. À première vue, l'endroit n'avait rien d'atypique ; il en émanait toutefois une étrange énergie qui fit immédiatement frissonner les braves Chevaliers. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils remarquèrent tout de suite l'édifice rocheux de la forme d'une arche qui trônait en son centre. La structure ressemblait grandement à ce qui figurait dans l'un des passages des écrits d'Arthur. Il y était question d'un Portail qui permettrait de voyager entre les dimensions. Une notion très abstraite à laquelle avait du mal à croire Cadfan. En réalité, peu de Chevaliers prenaient au mot ces vieilles légendes. Maître Ambrosius les avait tous trouvés et recrutés à un moment crucial

de leur vie, leur offrant alors un second souffle et une nouvelle raison d'exister, à condition bien sûr qu'ils soient initiés aux préceptes d'Arthur. Cependant, Cadfan faisait office d'exception. En effet, c'est le Maître d'armes Ethelbert qui l'avait pris sous son aile à la mort de ses parents, lors des guerres contre les infâmes clans sauvages du nord. C'est lui qui avait fait du jeune guerrier un Chevalier à part entière.

« *Un Pœcile de l'Autre Monde* », murmura Attala, assez fort cependant pour que le groupe puisse l'entendre. Entre tous, c'était celui qui croyait le plus au mythe d'Arthur.

« Foutaises ! s'exclama Chad, qui commençait à sincèrement douter de la logique de cette mission. Il s'agit simplement d'un stigmaté laissé par l'une des nombreuses civilisations barbares qui ont foulé nos terres et les foulent encore. En témoignent ces vestiges de l'Empire romain, plus bas !

— Vous vous méprenez, Chevalier, intervint Rivanone. Il s'agit bel et bien de ce que nous cherchons : une fois activé, ce portail nous mènera vers la *Première Sphère*. »

La jeune Sainte se plaça alors devant le portail et tendit un vieux grimoire à Attala : « Maintenez-le grand ouvert devant moi. Ne le fermez sous aucun prétexte avant que j'aie achevé mon incantation. » Sa voix était brusquement devenue très autoritaire, si bien que celui que l'on surnommait le *Sage* se sentit comme un enfant réprimandé par sa mère. Il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête et s'exécuta.

Soudain, Cadfan sentit un rapide courant d'air passer par l'un des interstices de son armure, derrière sa nuque. Il eut à peine le temps de tourner la tête que Chad se jeta sur lui en hurlant : « ATTENTION ! » Les deux Chevaliers se plaquèrent au sol et esquivèrent *in extremis* un javelot de la taille d'un homme adulte qui vint se ficher dans l'herbe, à moins d'un mètre de leur position. Dans la même seconde et grâce à un réflexe surhumain, Chad le Chasseur se redressa sur ses genoux, dégaina son arc et décocha une flèche dans la direction du tir à une vitesse spectaculaire. Le projectile se planta dans la gorge du tireur embusqué, qui produisit

un immonde gargouillis, quinze mètres plus loin. Il s'écroula aussitôt, laissant s'échapper un râle d'outre-tombe.

Cadfan se remit rapidement debout et dégaina son épée longue d'un coup sec. Il scruta son environnement. Tout y était : les arbres nouveaux, les herbes folles, le sol marécageux... Et une petite armée de légionnaires romains sortant des fourrés, leurs glaives et boucliers brandis. Mais il ne s'agissait pas réellement d'humains, comme la troupe s'y attendait. Leur peau diaphane semblait se détacher par lambeaux de leurs muscles à vif. Leurs yeux étaient livides, et ce qu'ils dégageaient ne laissait pas de doute quant à leurs intentions. Dans un rugissement à glacer le sang, les revenants romains sonnèrent la charge.

Le Chevalier Ethelbert brandit sa masse d'armes et hurla : « AUX ARMES MES FRÈRES, EMBUSCADE ! ».

*
**

Cadfan encaissa le coup de *scutum* d'un légionnaire avant de bloquer habilement la frappe latérale de son glaive. D'un coup sec, il asséna un violent coup d'épaule à son assaillant, qui perdit l'équilibre. Juste avant qu'il ne se redresse, le Chevalier saisit son épée à deux mains et frappa une, puis deux, puis trois fois dans son casque rouillé. La dernière frappe lui fendit le crâne et une partie du thorax dans un immonde bruit d'organes déchirés et d'os fracturés. À quelques mètres de là, le Maître d'armes Ethelbert faisait face à trois adversaires. Malgré l'horreur qu'inspiraient ces créatures, il combattait comme un gladiateur : feintes, roulades, frappes aux yeux et à la gorge... S'il s'agissait de son dernier combat, son chemin vers la mort serait pavé du corps de ces maudits revenants.

Les Fils d'Arthur étaient maintenant encerclés. Chad s'en sortait mieux que les autres, non par chance, mais grâce à son agilité extraordinaire et son adresse incomparable. Ses flèches étaient tirées à une cadence fulgurante et avec une précision hors du commun. Il esquivait avec brio les coups de glaive des revenants, mais, d'un rapide coup d'œil, Cadfan remarqua qu'il était blessé : un *pilum* romain lui avait transpercé la cuisse droite.

Les Chevaliers combattaient comme des fauves ; leur férocité ne trahissait aucune faille. Mais la fatigue et le poids du nombre commençait à se faire sentir. Pour chaque légionnaire abattu, trois autres surgissaient des broussailles ou rejoignaient le combat par les chemins boueux du bosquet.

Au centre de la scène, Dame Rivanone psalmodiait une litanie dans un langage d'un autre temps. Sa voix se faisait de plus en plus forte, jusqu'à recouvrir les fracas de la bataille en cours. Le Chevalier Attala observait la scène avec effroi, mais tenait toujours le livre bien ouvert devant les yeux révoltés de la jeune femme.

Ethelbert fracassa le crâne d'un revenant d'un violent coup de marteau, projetant à plusieurs mètres le contenu noirâtre de son crâne putréfié. Une vive douleur lui mordit soudain l'épaule ; un coup de glaive avait déchiré sa chair. À sa droite, un légionnaire bien plus grand que les autres. Son armure était ornée de finitions dorées et il portait le masque des prétoriens. « Un Centurion », murmura le Maître d'armes.

Cadfan subissait quant à lui les attaques répétées de ses assaillants. Des coups de *gladius* s'immisçaient dans son armure et déchiraient sa chair. Il pesta de douleur mais resta debout et rendit tous les coups avec l'ardeur d'un lion. Il tranchait des membres, écrasait des crânes et ne laissait pas un centimètre de terrain à ses ennemis. Il devait à tout prix protéger Dame Rivanone. En parant une attaque, il aperçut son mentor au contact d'un légionnaire aux proportions terrifiantes. Ethelbert semblait épuisé, mais ne cessait de dévier les frappes à répétition du monstre. Soudain, le bouclier du Centurion céda sous la puissance d'un fulgurant coup de marteau du Chevalier. Ce dernier en profita pour saisir sa masse à deux mains et la brandir au-dessus de sa tête, prêt à achever l'abomination. Pendant un instant, il sembla tressaillir, les yeux écarquillés. « Ambrosius... », murmura-t-il. Le Centurion profita de cette légère inattention pour se redresser d'un seul coup et empaler Ethelbert sur son glaive.

« Non ! » hurla le jeune Cadfan, ivre de chagrin. Il fendit son assaillant en deux d'un seul coup d'épée et se précipita à toutes jambes vers le

Centurion. Ce dernier extirpa sans effort son glaive des entrailles du Maître d'armes et dévia au dernier moment le violent coup d'épée du Chevalier Cadfan. Le jeune guerrier fit pleuvoir les coups sur le monstre, mais tous furent habilement parés. Feignant alors une attaque d'estoc, Cadfan fit décrire une courbe aérienne à son épée longue et trancha net le bras gauche du Centurion. La riposte ne se fit pas attendre. Dans un puissant râle de douleur, le combattant romain effectua un revers poussé à la gorge de son adversaire. Cadfan réagit avec une agilité surhumaine ; il porta son épée devant son visage, et bloqua ainsi l'attaque qui devait le décapiter. Le coup fut si puissant que sa lame se brisa contre le glaive de la créature. Le Centurion en profita pour poursuivre sa riposte en infligeant de nouvelles frappes à l'abdomen du Chevalier. Son armure fut instantanément lacérée et un filet de sang commença à s'écouler des plis de son armure. Il s'effondra.



Dame Rivanone poussa un hurlement de douleur. Son sang battait dans ses tempes et les vaisseaux sanguins de ses magnifiques yeux avaient éclaté. Une énergie cosmique pourpre commença à émaner de ses mains, toujours tendues vers le portail. Elle rugit : « CHASSEUR ! MAINTENANT ! » À ces mots, le Chevalier Chad, qui se trouvait quelques mètres derrière elle, décocha une flèche à bout portant dans l'œil d'un légionnaire qui tentait de lui infliger un coup d'estoc ; aussitôt, il bondit aux côtés de Rivanone. D'un seul geste, il plongea sa main dans la besace qu'il transportait et en sortit l'orbe bleutée que lui avait confiée Maître Ambrosius. Chad exécuta fidèlement les ordres de son père ; il agrippa violemment le bras de la Sainte, et plaça la Sphère au creux de sa main droite. L'artefact se mit alors à briller d'une lumière incandescente. L'instant suivant, il en déferla une onde de choc si puissante qu'elle projeta Chad à plusieurs mètres du portail, à l'entrée du bosquet. Il percuta le tronc d'un chêne et tomba, inerte.

L'onde de choc fut brève, mais d'une violence terrible pour les légionnaires qui, ne rencontrant plus d'opposition, se rapprochaient dangereusement de Dame Rivanone. La vague d'énergie les arrêta net. Ils s'effondrèrent tous en une fraction de seconde, tels des pantins désar-

ticulés dont on aurait soudain coupé les fils. Des lueurs azur émanaient désormais du portail, et un étrange voile cramoisi recouvrait la totalité de l'arche. L'Enchanteresse était à bout de force. Elle soupira : « Pourquoi... Pourquoi le portail n'est-il pas activé ? »

À peine eut-elle achevé sa phrase, qu'une lame perfora son abdomen. Son assassin la regardait droit dans les yeux. Yeux dans lesquels se mêlaient effroi et stupéfaction. Il retira sa lame et la jeune Sainte s'écroula sans un bruit. « Il manquait un sacrifice », répondit le Chevalier Attala, l'épée couverte du sang de la Sainte.

Du sang coagulé gênait la vue de Cadfan. En tombant, il s'était cogné la tête. Le corps inanimé du Centurion gisait sur lui depuis plusieurs minutes. Il rassembla ses dernières forces et poussa le cadavre de son adversaire, avant de rouler sur le côté pour se dégager. Il fixa le *Sage* avec tristesse et colère. Il avait assisté à toute la scène, impuissant. Il réalisa tout ce qu'il avait perdu. Attala remarqua sa soudaine agitation et tourna son regard sombre vers le jeune Chevalier. Devant lui se trouvait le corps de Dame Rivanone, étendue au pied du portail. Les yeux de Cadfan se portèrent vers le mystérieux voile éthéré qui était apparu au creux de l'arche. Il distingua de l'autre côté un spectacle qui le troubla. Une plaine désolée aux lueurs rougeâtres, dont le sol était strié d'éclairs de sang. Dans le ciel, des créatures ailées et cornues se livraient à une danse d'un autre monde qui échappait à la compréhension humaine. Ce tableau représentait ce qu'il s'était toujours imaginé de l'*Enfer*. Il y faisait froid. Très froid. Le portail était ouvert.

Son regard se détourna rapidement de cette scène infernale. Attala se ruait sur lui :

« Je suis navré, mon frère. Je n'ai fait que suivre les ordres. Et tu en as déjà trop vu. » Le Chevalier Attala brandit son épée au-dessus de son ancien frère d'armes. Dans un ultime baroud d'honneur, Cadfan lui asséna un violent coup de pied au genou et se jeta sur le corps sans vie de son mentor. La seconde suivante, il sortit de la ceinture d'Ethelbert le glaive romain que ce dernier avait ramassé plus tôt et se précipita sur Attala. Encore destabilisé par le coup de pied, celui-ci bascula en arrière

sous le poids du jeune Cadfan, qui enfonça profondément le glaive dans sa gorge.

« Moi aussi, je daigne te regarder dans les yeux », murmura-t-il, observant la vie quitter progressivement le regard du Chevalier Attala.

Cadfan s'effondra sur le sol. Il était certain d'être condamné. Au milieu de ce charnier, si les loups ne venaient pas festoyer sur ses entrailles, les monstres qu'il avait aperçus de l'autre côté du portail s'en chargeraient bien volontiers. Son regard se porta vers son défunt mentor. Il remarqua qu'une sphère dorée avait roulé hors de sa besace. C'est alors qu'une main gantée se posa dessus.

« Je reprends ceci, dit Maître Ambrosius d'un ton calme. Je me demandais qui l'avait dérobée. Il semblerait que votre mentor avait des doutes sur mes intentions. »

Le jeune Cadfan sourit. Ainsi donc, Ambrosius et Attala avaient prévu de les trahir. À ce stade, plus rien ne le surprenait.

« Il semblerait qu'il ait vu juste », dit-il faiblement. Il fut saisi d'une vive douleur aux côtes. Parler le faisait souffrir. Ambrosius se dirigea vers le corps inanimé de son fils adoptif près du chêne :

« Dieu soit loué, tu es vivant.

— Vous osez encore invoquer le nom de Dieu, Maître ? interrogea sarcastiquement Cadfan.

— Je suis navré de vous avoir causé tant de tracas, répondit Ambrosius en soulevant le corps de son fils pour le porter dans ses bras. Merlin a certainement sacrifié sa vie pour fermer ce portail. Il fallait donc celle d'une Enchanteresse pour l'ouvrir de nouveau. Un échange équivalent, vous comprenez ?

— Non. Je comprends surtout que vous avez sacrifié les Fils d'Arthur, des hommes valeureux et loyaux, pour vos ambitions, rétorqua Cadfan.

— Oh, je vous rassure, les Fils d'Arthur ne s'éteindront pas avec vous. La guerre contre Cadwallon n'est destinée qu'à écarter les curieux de cette maudite région. Cela fait un moment que l'Ordre est au courant de l'existence de ce portail. » Ambrosius enjamba le corps de Rivanone et s'apprêta à franchir le portail.

« Vous comptez me laisser en vie ? N'ai-je pas mérité une mort de guerrier ? bafouilla Cadfan, rouge de colère et de fatigue.

— Certainement pas. Le devoir m'appelle ailleurs ; mais nous nous reverrons, mon frère. Le Destin a des projets pour vous et votre lignée, Cadfan Kent », répondit calmement Ambrosius.

Sur ces mots, le Maître de l'Ordre traversa l'arche et disparut derrière le voile éthéré, son fils inconscient dans les bras. Le portail se referma immédiatement derrière lui.

Cadfan était toujours allongé sur le champ de bataille, ses lèvres figées dans un sourire empli de désarroi. Son regard se posa sur le corps ensanglanté de Dame Rivanone. Difficilement, il plongea sa main douloureuse dans sa besace et sortit l'orbe qui lui avait été confiée. Elle brillait d'une couleur écarlate. La lumière de l'hiver, quant à elle, lui semblait maintenant plus douce. L'atmosphère était froide, mais le brasier qui alimentait désormais son cœur transformait l'ensemble en quelque chose de chaleureux.

Il était le *Guerrier*. Et le Royaume retiendrait son nom et celui des braves tombés aujourd'hui. Il était temps qu'il se mette en marche vers sa destinée.

LETTRE III
À Clélie

Le Havre, 12 Septembre 1838

Ma chère Clélie,

J'ai reçu ta dernière lettre avec bonheur, et j'entends ce que tu as souhaité me dire. Pardonne un mari trop aimant qui, se languissant de ta présence, aspire à priver sa femme d'une telle félicité. Reste aussi longtemps qu'il t'est possible, mais rentre aussitôt qu'un bateau est disposé à t'accueillir. Nous t'attendrons au Havre.

Ton visage a toujours porté les traits du bonheur, ma femme ; veille à bien les entretenir, pour moi et notre fils. Avant longtemps, il en retrouvera également les couleurs.

Dieu te bénisse, ma Clélie. Je t'aime.

Jean

Le Fléau des malheureux

Mélissa Garcia

Le Fléau des malheureux

Par *Mélissa Garcia*

Octobre 1817 – Comté de Merseyside, actuels Grey Fields

Quelqu'un frappait à la porte.

George Rutledge s'était arraché de mauvais gré au confort de son lit en entendant le fracas de leur visiteur nocturne, et s'était apprêté en toute hâte pour le recevoir. Du reste, une auberge accueillait tous les voyageurs – même aux heures les plus tardives.

« Cessez donc ; j'ouvre ! » cria-t-il, sans parvenir à chasser l'humeur de sa voix.

Le tambourinement s'interrompit. M. Rutledge soupira, et sourit avant d'ouvrir.

Sur le seuil de *The William* attendait un homme de physionomie fluette, âgé d'environ trente ans. Sa figure espiègle, imberbe comme celle d'un adolescent, inspirait une immédiate sympathie, mêlée d'une réserve indéfinissable. Il portait un gilet gris, qui avait autrefois peut-être été blanc, ainsi qu'une redingote éventrée de toutes parts.

L'étranger retira son vieux chapeau-melon pour saluer M. Rutledge, révélant de longs cheveux poussiéreux et rêches comme la paille, et tendit sa main avec un sourire courtois.

« Monsieur, dit-il, je vous sais gré de nous recevoir. »

Le réceptionniste lui serra la main distraitemment. Son attention s'était attardée sur la cicatrice de brûlure qui décolorait disgracieusement le cou du visiteur, de l'oreille gauche à la clavicule.

« Une vieille blessure », dit l'étranger en devinant sa pensée.

Sur ces mots, il fit un pas dans l'auberge, bousculant quelque peu M. Rutledge de l'épaule tandis qu'il franchissait le seuil.

Mais celui-ci n'eut pas le temps de s'en offusquer. Il n'avait pas remarqué la présence de trois autres hommes, cachés dans la pénombre derrière le chef de file. Deux d'entre eux s'affairaient à soutenir le troisième, un paysan chétif qui haletait pitoyablement et poussait des grognements caverneux. Une écume abondante jaillissait de sa bouche en même temps que l'air de ses poumons, et, sans force pour porter son poids, ses jambes traînaient dans la poussière comme celles d'une poupée de chiffon. M. Rutledge, saisi d'un mouvement de compassion, se pencha vers l'homme en pensant trouver quelque blessure ; mais il n'en trouva aucune trace, et ne vit pas même les traits de son visage – hormis le sommet dégarni d'un crâne brillant et quelques cheveux moites collés contre ses tempes. Seigneur !

Ils transportaient un malade.

« Bienvenue au *The William* », dit le réceptionniste, qui avait perdu toute forme de sourire.

Derrière M. Rutledge, l'étranger invita d'un signe ses compagnons à le rejoindre.

Le premier, un homme grand et vigoureux qui dépassait toute l'assemblée d'une tête et plus, dévisagea leur hôte avec des yeux de poisson. Chaque pli, chaque ombre de sa figure patibulaire constituait un ensemble intimidant, qui semblait figé en une seule expression.

« Voici Brennan, cher monsieur, présenta l'étranger. Inutile de le saluer, il ne parle pas aux inconnus. Et derrière lui, Herschel. »

Il désigna un dandy élégamment vêtu, qui, essoufflé, avait laissé le malade aux seuls soins de Brennan et s'attardait alors sur le seuil de l'auberge. Il releva son menton, et l'ombre de son chapeau découvrit un regard alerte ainsi qu'une courte moustache proprement taillée. M. Rutledge lui trouvait une mine fourbue.

Herschel s'inclina respectueusement devant le réceptionniste, en le voyant s'approcher de lui.

« Pardonnez-moi si je ne vous serre pas la main », dit le dandy avec un petit sourire.

M. Rutledge ouvrit la bouche afin de répondre ; mais au même instant, le malade fut parcouru d'une convulsion.

« Quant à moi, dit l'homme au chapeau-melon en posant une main grêle sur l'épaule de M. Rutledge, vous pouvez m'appeler Crowe. » Son sourire disparut. Crowe présenta le corps désarticulé que soutenait Brennan. « Cher monsieur, poursuivit-t-il, mon ami est souffrant. Vous avez sans doute mille raisons de ne pas vouloir de notre présence dans votre respectable établissement, mais je vous prie de m'écouter un instant et je suis sûr qu'un esprit tel que le vôtre comprendra la délicatesse de notre situation. Nous étions en route pour le faire ausculter par le Dr Stewart, qui travaille à Lye – un petit village du coin. Mais nous avons marché toute la journée d'hier et avons besoin d'une heure de repos. Une heure seulement, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant M. Rutledge sur le point de protester ; une heure, et nous partons. Puis-je parler à Judith ? »

Judith était la propriétaire de l'établissement. Elle dirigeait l'auberge depuis que son défunt père la lui avait léguée, quelques années auparavant. M. Rutledge ne pouvait l'imaginer consentir à laisser entrer dans ses chambres des individus contaminés par quelque peste. Pas en ces lieux, pas en ces temps ; qui pouvait savoir de quoi ce pauvre homme était atteint ? Si les rumeurs étaient vraies...

Le réceptionniste ouvrit et ferma la bouche à la recherche de mots convenables. « Messieurs... commença-t-il.

— George », l'interrompit soudain une voix féminine. Celle-ci provenait d'une pièce voisine, dont la porte était entrebâillée. La femme qui avait parlé cependant restait invisible. « Donne-leur donc les quatre chambres du premier étage, *dear*. Elles sont libres. »

Un silence. M. Rutledge se retourna vers Crowe, la bouche béante. Ce dernier le toisait avec un sourire faussement amical. « Conduisez-nous, je vous prie, murmura-t-il comme à un confident ; nous serons partis bien assez tôt. »

Pour installer Crowe et ses compagnons, M. Rutledge avait réveillé la femme de chambre, Camilla, une adolescente brune au visage de porcelaine. La jeune fille guida le groupe en évitant expertement tout échange de regards, puis aida Brennan à transporter le malade jusqu'à son lit où ce dernier s'affaissa inerte ; Crowe n'avait pas eu le temps de la remercier que ses petits souliers résonnaient déjà précipitamment dans la cage de l'escalier principal et s'évanouissaient au rez-de-chaussée.

Herschel et Brennan se retirèrent aussitôt dans leurs chambres, et Crowe fut seul dans le corridor. L'auberge était silencieuse.

Avec un soupir, il entra dans la chambre de son compagnon et tourna la clé dans la serrure. Il demeura ainsi face à la porte quelques instants, l'esprit dans une vague réflexion et la main égarée sur la poignée. Sa bouche mimait des propos inaudibles – peut-être une prière, peut-être un blasphème. Il était pâle et affaibli. Mais alors que son dos se courbait, un frisson de volonté le redressa.

Crowe se retourna pour partir s'asseoir près de son compagnon ; il ne fit qu'un pas. Le malade était assis. Et le dévisageait.

Crowe attendit, comme pétrifié dans une position de stupeur. Mais constatant que l'autre ne parlerait pas en premier, il ne put retenir un sourire de s'étirer à la commissure de ses lèvres. Un petit éclat de rire lui échappa.

« Allons, allons, dit-il en se dirigeant nonchalamment vers la fenêtre de la chambre. Respire un peu, *my friend*, ou tu vas finir par vraiment avoir besoin d'un docteur.

— Je n'ai pas envie de rire. *My friend*. »

Le compagnon de Crowe avait une peau naturellement pâle et des traits tout aussi naturellement souffreteux ; ce dernier y avait souvent trouvé un atout, par le passé, lorsque lui et ses trois complices avaient besoin de repousser les curieux, de se faufiler *incognito* en certains

endroits ou encore d'obtenir la charité. Mais cette nuit, son partenaire n'appréciait pas le petit jeu. Il pointait sur Crowe des yeux furibonds, accusateurs ; sa barbe grisonnante frissonnait tant il serrait la mâchoire. Puis, se contraignant au calme, il ferma les yeux et soupira.

« Je t'en ai vu faire, des stupidités, Crowe. Mais jusqu'à présent, aucune qui soit aussi suicidaire. S'il te plaît, mon vieux... laisse tomber tant qu'on le peut encore. On ne sait même pas ce que c'est... Il y a de bonnes chances qu'il soit déjà foutu ! Crowe, tu m'écoutes ? »

Crowe avait détourné son attention vers le paysage nocturne que l'on devinait de l'autre côté du carreau, et semblait observer les ramifications de la forêt voisine. Il mâchait quelque objet invisible.

« J'ai entendu, Sharpe. Mais cela ne change rien. Nous allons à Lye. »

Sharpe grinça des dents. Il se rallongea lentement dans son lit, nez vers le plafond.

« Dégage de là », fulmina-t-il. Sharpe tira la couverture sur lui et fit mine de s'endormir. « Laisse-moi donc à ma *convalescence*. »

Le visage de Crowe se tordit imperceptiblement. D'un geste raide, il ôta son chapeau-melon pour saluer Sharpe, déverrouilla la serrure et sortit de la pièce à grandes enjambées. Son sourire s'affaissait à chaque nouveau pas tandis qu'il remontait le corridor et descendait l'escalier. Lorsqu'il parvint à l'entrée, il ne restait plus sur son visage qu'une sinistre grimace.

Une fois sorti de l'auberge, Crowe traversa la terrasse et inspira longuement l'air parfumé de pins et de muguet. *The William* était construit en retrait de la civilisation, au bord d'un chemin qui longeait un petit bois clairsemé du Merseyside. La région était paisible et peu fréquentée ; les quatre voyageurs n'avaient rencontré pendant leur trajet que deux ou trois marchands itinérants, lesquels se dirigeaient vers le nord.

En vérité, Crowe et ses compagnons avaient activement contourné

tout lieu où ils soupçonnaient même les plus petites communautés humaines de se trouver.

Perdu dans ses réflexions, il n'avait pas remarqué, à sa droite, la silhouette pensive d'une femme. Celle-ci était accoudée à la balustrade qui entourait la terrasse, et ne présentait à sa vue qu'un profil indifférent, discrètement creusé de petites rides. Elle tenait entre deux doigts un cigarillo à moitié consommé.

« Judith », salua Crowe.

Sans le regarder, la propriétaire de l'auberge porta son demi-cigarillo à la bouche. Crowe n'attendait pas de réponse. Il secoua ses mains comme pour chasser un engourdissement.

Bientôt, Crowe s'observa descendre les marches de la terrasse et déambuler vers la forêt. Il espérait y trouver l'occasion d'écouter le silence, de contempler l'obscurité. C'est dans ces conditions qu'il réfléchissait le mieux. Mais à cette heure, une lumière blême tombait de la lune. Et le souffle du vent susurrant à son oreille un sifflement perfide.

Une voix familière s'éleva soudain dans son dos, comme venue d'un autre monde, et interrompit ses réflexions.

« C'est une belle surprise, Crowe, disait Judith. Je te croyais au fond d'une cellule avec tes amis depuis longtemps – ou bien six pieds sous terre. »

Crowe se retourna. La belle aubergiste caressait distraitemment sa longue natte blonde. À son cou pendait un collier de perles bleues, qui tintaient à chacun de ses mouvements. Judith exhala une épaisse volute de fumée.

« Je pensais que ton *travail*, reprit-elle en scrutant effrontément ses vêtements terreux, t'aurait, au moins, rapporté de quoi t'habiller comme un homme civilisé. »

Crowe se surprit à rire. Il redressa le menton et rencontra le regard de

Judith, qui attendait le sien.

« Je vais devoir aller chercher les autres, murmura-il. Mais... ça m'a fait plaisir de te revoir. »

Elle se pencha vers lui.

« Quel dommage, répondit-elle en simulant un visage déconfit. J'avais préparé une chambre pour nous deux. »

Crowe la rejoignit sur la terrasse, et, tout aussi pensif, il s'accouda près d'elle sur la balustrade. Un long silence, léger comme l'air, se prolongea quelques moments.

« Tu cherches donc le Dr Stewart, si j'ai bien entendu ? demanda enfin Judith. Je l'ai vu l'autre jour en visitant Lye... Les temps qui courent ne lui réussissent pas, tu sais. Il m'a dit avoir beaucoup de travail. » Elle se redressa pour étirer son dos. Les perles de son collier chantèrent. « Mais puisque M. Sharpe a l'air d'avoir besoin de lui rapidement, je te conseille de couper par là-bas. » Elle indiqua du doigt un petit chemin sinueux qui se faufilait entre les pins d'une colline avoisinante.

« Crois-moi, continua Judith ; je connais ces collines, pour les avoir traversées bien des fois. La route principale fait un trop grand détour. Si vous partez maintenant, je pense que vous devriez arriver à Lye demain avant midi, même en prenant votre temps. »

Il n'y avait guère le choix, en vérité. Crowe étudia le chemin que lui conseillait Judith, bien qu'il ne vît réellement que des silhouettes végétales informes et unidimensionnelles. Ayant terminé son observation, il se tourna vers elle et tendit son cou ; il posa délicatement sur ses lèvres un petit baiser, qu'elle rendit avec une égale douceur. Puis Crowe s'éloigna, un sourire perdu au coin de la bouche, et se dirigea vers l'entrée de *The William*. Judith le suivit des yeux jusqu'à le voir disparaître derrière la porte.

*
**

Tandis qu'il montait les marches de l'escalier, Crowe sentait sa gaieté passagère s'écouler de son âme aussi insidieusement que l'eau d'une cruche fissurée. Ses pas résonnaient dans le corridor désert. Il ignora la première porte, celle de sa chambre, et entra sans s'annoncer dans la suivante.

Il trouva Herschel assis dans un fauteuil près de sa fenêtre. Le dandy ne s'était pas découvert de son manteau, ni de son chapeau. Dans sa main gauche, il tenait une pipe fumante qu'il promenait parfois dans sa moustache ; son autre main était plongée dans la poche de son manteau. Il contemplait par la fenêtre les collines alentour comme s'il avait deviné qu'il s'agirait de leur prochaine destination. De ses tempes, suintaient de petites gouttes froides.

Crowe fit un pas dans la pièce, et referma doucement la porte.

« Y a-t-il une amélioration ? » demanda-t-il.

Herschel ne répondit pas immédiatement.

« Juge par toi-même », dit-il enfin, sans tourner la tête.

Il sortit sa main droite et la présenta devant Crowe. Celui-ci plissa le nez malgré lui. En lieu d'un bras, Herschel était pourvu d'une chose noire comme du pétrole, boursouflée à son extrémité d'un gros appendice qui avait lointainement la semblance d'une main. Les doigts boudinés de cette main tremblaient, incapables de se plier ou seulement de bouger ; Herschel en avait perdu l'usage sur le chemin de l'auberge. L'index et l'annulaire étaient gonflés d'une substance jaunâtre, dont émanait une légère mauvaise odeur ; et, de ces deux protubérances, une veine grotesque et palpitante remontait le bras jusqu'à son épaule.

Crowe s'approcha. Se penchant sur Herschel, qui continuait impassiblement de fumer sa pipe, il examina son cou du regard et grogna en avisant que les marques de la corruption avaient atteint sa nuque et son oreille droite, où la peau semblait flétrir comme un parchemin brûlé. Herschel soupira. Tous deux savaient. Avant longtemps, il deviendrait impossible de cacher le mal aux yeux extérieurs.

Crowe fit un pas supplémentaire ; le souffrant leva sa main gauche pour l'empêcher de s'approcher davantage.

Au même instant, la porte s'ouvrit sur Brennan et Sharpe. Tous deux se succédèrent dans la chambre, dévisageant Herschel avec une égale mesure de circonspection et de mauvaise humeur. Sharpe avait pris le temps de se débarbouiller, de nettoyer ses mains ; toutefois sa peau demeurait moite et brillante.

« Il faut partir maintenant », gronda-t-il.

Crowe se tourna vers Brennan, curieux de ses dispositions. Celui-ci paraissait voir et ne pas voir la scène. Il se tenait dans une position qui ne trahissait aucune émotion, ni même aucune pensée, autre qu'une légère lassitude. Mais en surprenant Crowe tarder à répondre, Brennan pivota vers lui et l'observa en levant le sourcil.

Herschel se hissa hors de son fauteuil.

« Alors partons », dit-il.



M. Rutledge respirait mieux depuis que ces quatre voyous avaient quitté le *The William*. Au petit matin, comme l'exigeait le protocole, il s'était présenté à leur porte pour leur proposer le petit-déjeuner, mais avait trouvé leurs chambres vides. Ils s'étaient donc faufilés hors de l'auberge à pas de velours peu avant l'aube – en se gardant d'avertir le personnel de leur départ. Le réceptionniste rajusta son nœud-papillon. Que lui importait, en vérité ! Une telle engeance connaît rarement la douceur de la vieillesse. Quant au malheureux qui avait semblé si souffrant, M. Rutledge ne se faisait guère d'espoir pour ses jours.

Il porta sa tasse de thé à sa bouche, et trempa le bout de ses lèvres.

Quelqu'un frappa à la porte.

M. Rutledge soupira. Il abandonna son thé à sa table, traversa l'au-

berge et ouvrit. Un homme inconnu, pâle et inexpressif, se trouvait sur le seuil. Son chapeau dissimulait de courts cheveux roux.

« Monsieur, dit-il sans sourire. Je recherche un nommé David Crowe. »

*
**

« Encore un effort, les gars ; on y est presque ! » disait au même instant le nommé David Crowe.

Sharpe soulevait ses jambes à grand peine. Il respirait aussi grossièrement qu'un vieillard, et ne cessait de gratter sa barbe grisonnante. « Qu'est-ce que... aah... qu'est-ce qu'il dit là-haut, Herschel ? » cria-t-il.

Devant lui, Herschel et Brennan avaient presque atteint le sommet du versant, où Crowe les attendait. Un plateau paisible s'étendait dans son dos. Lorsqu'il parvint à portée, Brennan soutint Herschel par la taille et le poussa vers Crowe de sorte que ce dernier pût le saisir par la manche et le tirer à lui. Enfin, il aida Sharpe de la même façon et, bondissant adroitement, atterrit lui-même près de ses compagnons.

Les quatre hommes consacrèrent quelques moments à reprendre leur souffle. Un air salin, venu de la mer à l'ouest, rafraîchissait leurs joues et revigorait leurs membres. Brennan offrit même à ses pairs l'un de ses rares sourires, tandis qu'il étirait son cou musculeux. Mais bientôt, Herschel tourna le dos et s'éloigna subrepticement jusqu'à une partie de la forêt où la végétation était plus abondante. Avec son flegme habituel, il épousseta son manteau puis vérifia l'état de son revolver, qu'il avait jusqu'alors maintenu caché dans une poche intérieure. Une fois son inspection terminée, il referma le revolver en un cliquetis métallique et le glissa dans son manteau.

« Je crois que je vais m'asseoir quelques instants », coassa-t-il, en prenant soin de ne pas révéler complètement son visage. Crowe le suivit du regard.

Herschel s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit contre le tronc d'un chêne, et ferma les yeux aussitôt. Sa bouche resta ouverte, à la recherche d'air.

Aucun son n'émanait de sa gorge ; il fallait se tenir près de lui ou tendre l'oreille pour discerner un subtil sifflement à chaque inspiration.

Crowe s'était assis à quelques pas, sur une souche décrépite. Il sortit de sa besace une tranche de pain rassis qu'il croqua, mastiqua, et recracha. « *Damn it* », jura-t-il. Non loin, Brennan s'affairait à couper sa propre tranche en plusieurs petits morceaux.

Tout en essayant de manger, Crowe jetait parfois de fugaces coups d'œil en direction du malade, qui alors semblait s'être endormi, puis, dans un effort de songer à d'autres choses, retournait la tête vers Brennan, puis vers le sol. Mais son regard était rapidement de nouveau attiré par le bras de Herschel.

« Allons, *good sir* », dit soudain Herschel. Celui-ci n'avait pas ouvert les yeux. « Pourquoi cette agitation ?

— Mon pain est trop sec, pesta Crowe. Herschel, montre-moi ton bras. »

Herschel secoua la tête.

« Mange sereinement. Nous avons survécu à bien pire, et nous sommes proches de notre objectif.

— Tu penses vraiment pouvoir continuer à marcher ? Sois honnête, Herschel, je ne veux pas risquer la vie des autres pour une cause perdue.

— Je marcherai, lui répondit Herschel calmement. Et s'il arrivait que les forces me manquent, Brennan se ferait un plaisir de me traîner par le col – et toi de l'y encourager. »

Dans le coin de son œil, Crowe vit Brennan s'étirer de nouveau, puis déambuler entre les arbres et disparaître derrière des bouleaux. Il se pencha vers Herschel.

« J'y songe depuis le début, mais... » Il déglutit. « Qu'est-ce qui a pu causer... ça ? murmura-t-il. Tu le sais ? Quelque mauvaise nourriture ? Une infection ? Tu ne penses pas que ça puisse être une espèce de... de

malédiction, *eh*, Herschel ? »

Herschel fut traversé d'un bref tremblement. Malgré son aspect assoupi, son esprit était alerte ; Crowe savait qu'il cherchait une réponse dans sa mémoire.

Mais finalement :

« Je ne sais pas... dit-il, si bas que son compagnon ne l'entendit presque pas. Je ne sais pas. »

Avant qu'il pût répondre, Crowe remarqua soudain la petite forme de Sharpe qui essayait de l'appeler à lui par de grands gestes. Ce dernier n'avait pas souhaité manger, préférant inspecter les lieux. Il se trouvait plus en amont, accroupi dans les ronces et les fougères. Jetant un dernier regard à Herschel, Crowe soupira, se leva péniblement et partit le rejoindre.

Sharpe fit signe à son compagnon de se baisser lorsqu'il parvint à quelques pas de son point d'observation. Lui-même ne risquait au-dessus de son buisson que le sommet de son crâne. Il tenait sa paire de jumelles orientée vers un petit bosquet ombragé qui se trouvait en contrebas.

« Qu'y a-t-il ? » chuchota Crowe, désormais accroupi à sa gauche.

En guise de réponse, Sharpe lui céda ses jumelles et désigna une direction du menton. Crowe porta l'instrument à ses yeux. Il rechercha un moment l'objet de cette agitation ; les bois paraissaient complètement inhabités, si bien qu'il crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût – mais alors qu'il se préparait à gratifier Sharpe de ses plus créatifs remerciements, il remarqua la présence d'une silhouette sombre derrière un arbre. Il ne pouvait s'agir d'une plante ; Crowe était certain de l'avoir vue se déplacer. Une bête, peut-être ? Non ; la silhouette semblait bipède.

Un deuxième individu apparut près du premier. Dans les jumelles, Crowe distingua enfin une peau blanche et des habits noirs. Des hommes. Ceux-ci échangèrent quelques mots, puis se séparèrent. Bientôt, ils étaient redevenus invisibles.

« Je ne suis peut-être pas très malin, dit Sharpe. Mais je sais reconnaître les ennuis. » Crowe lui rendit lentement ses jumelles. Son regard ne s'était pas détaché de l'endroit où il avait aperçu les deux hommes. Un nuage obscurcissait son front.

« Ton instinct ne te trompe pas, comme d'habitude », répondit-il.

Sharpe écarquilla les yeux.

« Tu connais ces types ? »

— Ceux-là en particulier, non... Mais je crois savoir ce qu'ils veulent. »

Sharpe dévisageait Crowe, mais s'abstint de l'interroger. Du reste, celui-ci ne lui aurait pas répondu ; il était de ces tempéraments qui oublient toutes leurs civilités en fonction de leur humeur. Et, manifestement, la situation le préoccupait.

Soudain, Crowe bondit sur ses pieds si brutalement que la surprise projeta Sharpe en arrière.

« Il faut partir, grinça-t-il en tournant les talons.

— Qu... Eh ! Attends, mon vieux ! » siffla Sharpe. Crowe ne se retourna pas. « Eh ! Tu nous dois quelques explications !

— Plus tard ! cria Crowe. Dépêche-t... »

De son buisson, Sharpe vit Crowe tourner légèrement la tête sur sa gauche, ouvrir de grands yeux, tressaillir et se jeter à la renverse. Au même instant, un coup de feu retentissait.

Une silhouette masculine, armée d'un fusil, était apparue entre deux arbres à cinquante pas au nord.

« *God...* » gémit Crowe.

Un long sifflement le traversait d'une oreille à l'autre. Il avait atterri violemment sur le dos et l'air lui manquait. Il s'efforça de basculer

sur son flanc pour mieux voir le tireur : un homme malingre, plus âgé qu'un adolescent mais plus jeune qu'un adulte, s'approchait à petits pas nonchalants. Il éjecta la douille de son fusil et chargea une nouvelle balle.

Tâtant son corps à la recherche d'une éventuelle blessure, Crowe se redressa promptement, arma ses jambes et se propulsa en avant ; il fallait fuir, alerter Herschel et Brennan, disparaître au plus vite ! Le tireur seul ne pourrait les tuer tous. Crowe accéléra. Du coin de l'œil, il perçut une deuxième silhouette humaine dissimulée par un arbre qu'il dépassait. Trop tard. Celle-ci rabattit son bras ; Crowe entendit un craquement aigu à l'arrière de son crâne, qui brouilla sa vision et déroba toutes ses forces.

L'étourdissement ne dura qu'un instant. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se découvrit étendu face contre terre. Sa tête, ses bras, ses jambes étaient lourds et douloureux. Crowe essaya d'appeler à l'aide ; sa voix s'étrangla, et il cracha des morceaux de terre.

Il distingua tout près la forme vague d'un deuxième assaillant. La douleur et la confusion diluaient les traits de l'homme, dont il ne percevait qu'une immense masse rectiligne. Dans l'une de ses mains, l'agresseur tenait un revolver.

Tous les muscles de Crowe se raidirent lorsqu'il vit le bras se tendre vers lui et pointer le canon du revolver en direction de sa tête. Impossible de bouger. Il risqua un dernier soubresaut du menton, dans l'espoir de trouver Sharpe – et l'aperçut finalement qui, à toute vitesse, détalait dans la direction opposée.

L'assassin arma le chien de son pistolet. Crowe ne songea pas même à crier.

Il ferma les yeux.

Un nouveau coup de feu détona. Crowe entendit un poids heurter le sol. Il papillonna pour éclaircir sa vue, et découvrit, comme dans un miroir, des yeux qui le regardaient – ceux d'un homme étendu sur le flanc, face à lui. Son crâne était percé d'un cratère brunâtre, d'où ruisselaient d'épaisses traînées de sang.

Crowe se laissa mollement basculer sur son dos, puis épongea d'une main moite la sueur qui s'écoulait de ses cheveux. En se redressant sur ses coudes, il remarqua la forme distinguée de Herschel, à quelques pas, qui tenait son propre pistolet dans sa main gauche. Un nuage de fumée blanche s'échappait du canon.

« Tout va bien ? » demanda-t-il.

Crowe ne savait comment répondre. Hors d'haleine, il laissa échapper un petit ricanement victorieux, et se laissa retomber au sol.

« Je crois... que l'autre est parti cueillir Sharpe, supposa-t-il en remarquant la disparition du premier tireur. C'est une chance pour nous. Mais... dommage pour lui, eh ? »

Herschel jeta un regard curieux dans la direction où Sharpe avait fui, et haussa les épaules en jouant à faire tourner son revolver autour de son index. Un discret sourire égayait son visage.

*
**

« *Bugger !* » jura Sharpe.

Son pied venait de buter contre une racine, et, entraîné par sa vitesse, le fuyard s'était retrouvé le nez dans la terre moite. La chute l'avait grandement ralenti – déjà son poursuivant le rattrapait. Il s'agissait d'un avorton laid comme un cafard, mais agile, rapide et professionnel ; aucune pitié, aucune conscience n'interrompait sa main. Haletant, Sharpe tenta de se relever ; ses jambes se déroberent sous lui, comme engourdis par le froid : il tomba de nouveau.

Désormais à portée, le tireur dévisagea ce pauvre hère, qui rampait au sol comme une bête blessée. Il mit son arme en joue. Un rictus cruel fendait sa figure.

« N... Non... ! » supplia Sharpe tout en reculant sur son postérieur. Il tendit la main devant son visage dans un ultime espoir d'arrêter le tir.
« Dieu, pitié ! »

Les feuillages frissonnèrent. Une ombre massive surgit de la végétation derrière le tireur, et Brennan se rua dans son dos avec la brutalité d'un bœuf. Ni Sharpe ni son agresseur n'avaient remarqué sa présence. Il tenait à bout de bras un objet lourd – une très grosse bûche – et, soulevant l'arme de fortune au-dessus de sa tête, abattit son poids sur le crâne de l'ennemi. Un craquement tonitruant explosa. L'homme n'avait eu le temps que d'ouvrir la bouche et d'émettre un hoquet de surprise. La puissance du coup l'avait projeté à terre. Il s'écrasa dans la poussière, inerte, presque désarticulé. La bûche de Brennan tomba lourdement à ses pieds, maculée de sang.

Sharpe regardait son compagnon comme on eût fait d'un spécimen exotique.

Au même instant, Crowe et Herschel apparaissaient derrière un arbre. Ils marchaient, sans précipitation, afin de rejoindre Brennan et Sharpe ; Herschel claudiquait douloureusement derrière Crowe, tandis que celui-ci posait sur Sharpe un regard éloquent. En passant près de lui, Crowe s'arrêta un instant, l'observa sans mot dire et lui tendit la main. Sharpe se laissa tirer sans délicatesse.

Sur l'ordre de Crowe, Brennan partit chercher le cadavre du premier assaillant et revint en le portant sur son épaule ; il étendit l'homme près du corps dont il avait fracassé le crâne, et qui gisait alors dans un lac de sang.

« Les coups de feu ont sans doute alerté leurs complices... commenta Sharpe. Il faut partir d'ici ! ».

Crowe demeura silencieux. Il examinait pensivement les dépouilles, accroupi à leurs pieds.

« Ils nous trouveront bientôt si nous restons ici, confirma-t-il. Partons. Nous devons rejoindre Lye au plus vite ; là-bas, nous serons en sécurité.

— Nous te suivons, dit Herschel. Tu a l'air de savoir où aller.

— Autant que vous tous », soupira Crowe. Puis, rajustant théâtralement

son chapeau-melon : « Alors suivez-moi, *ladies*. »

*
**

Crowe marchait en tête, suivi de Sharpe, qui ne cessait de se contorsionner pour surveiller tous leurs angles morts, de Brennan, qui avait la mine plus bourrue, plus maussade que d'ordinaire, et de Herschel, que l'embuscade ne semblait guère avoir affecté. Le petit groupe traversa le plateau tout en tâchant de dissimuler leurs traces. Le sol commença bientôt à s'incliner ; ils atteindraient le versant dans peu de temps. D'après les indications de Judith, le village de Lye, où se trouvait le Dr Stewart, n'était plus qu'à une heure de marche environ – peut-être moins s'ils se hâtaient.

Après quelque temps de silence, Crowe entreprit de répondre à la question que lui avait posée Sharpe et d'expliquer enfin à ses compagnons la nature des assassins.

« Bon... eh bien... balbutia-t-il pour commencer. Nous nous connaissons depuis longtemps, n'est-ce pas ? Vous savez que votre bonne compagnie est celle que je préfère, bien que la vie ne nous ait pas toujours fait de cadeau. » Il déglutit. « Mais vous savez aussi que les temps ont été quelque peu... *eh...* difficiles, ces dernières années.

— Viens-en au fait », interrompit Sharpe avec humeur.

Crowe se rembrunit.

« Il y a quelque temps, Sharpe, tu me reprochais d'avoir disparu pendant plusieurs jours alors que vous aviez prétendument besoin de moi pour trouver de quoi vivre.

— Ne joue pas au plus malin. Quand tu nous parlais de t'absenter quelque temps, je ne t'ai pas pris au sérieux. Mais il faut croire que, non content de réellement partir en voyage tout seul, tu en as profité pour te faire des amis, *hm* ?

— Sharpe, mes poches étaient vides et personne ne voulait plus de mes

services – pas même les petits caïds du coin ! On me connaissait trop, les autorités m’avaient à l’œil. J’avais besoin de travail. C’est alors qu’un... qu’un Irlandais est venu pour me proposer un boulot. Il cherchait quelqu’un qui savait agir discrètement et parler avec autrui de façon... comment dirais-je ? ... *convaincante*.

« Pour ne pas attirer l’attention, cet Irlandais m’a parlé d’une famille de commerçants. Il s’agissait en réalité d’une sorte de... pègre, que je pensais alors insignifiante. Je sais, Sharpe, je sais ; ne me regarde pas comme ça. J’ai donc accepté son offre.

« Je suis monté dans un bateau pour rencontrer ses chefs en Irlande. Là-bas, j’ai commencé à travailler pour eux ; ce n’était d’ailleurs pas si déplaisant, pour tout vous dire. Servir d’intermédiaire entre deux chefs de gangs, convaincre un commerçant d’accepter la protection de la famille, faire disparaître quelques preuves, extorquer de l’argent à un bourgeois... Vous connaissez tout cela, et d’ailleurs nous n’étions pas mauvais en notre temps. À la différence que mes nouveaux employeurs payaient bien mieux.

« Mais... continua-t-il, après quelque temps, leurs exigences ont commencé à... augmenter.

— C’est-à-dire ? demanda Sharpe.

— Je pense que tu peux t’en faire une idée. » Crowe soupira. « Un jour, ils m’ont demandé de... d’assassiner la femme et les enfants d’un homme qui avait déplu à l’un de leurs partenaires. »

Un long silence.

« Je n’ai pas immédiatement compris la raison de cette... *eh...* évolution ; mais désormais je crois qu’ils me mettaient à l’épreuve, pour voir si j’avais ce qu’il fallait pour vraiment les rejoindre. C’est là que j’ai réalisé mon erreur... Jusqu’alors, j’avais refusé de les voir pour ce qu’ils étaient. Des meurtriers sans foi ni loi.

« J’ai refusé ce boulot. J’ai dit que je souhaitais partir... Bien sûr, je

savais que c'était là signer mon arrêt de mort. Quand ils ont commencé à hausser le ton, j'ai moi-même proféré quelques... menaces. Messieurs, je ne saurais vous dire exactement l'ordre dans lequel les choses se sont déroulées, mais... je me souviens avoir porté quelques coups et entendu quelques coups de feu. J'avais sorti mon canif. Dans la mêlée... j'ai fini par tuer l'un des leurs.

« J'aurais dû mourir ce jour-là. Mais par je ne sais quelle bénédiction divine, j'ai réussi à m'échapper vivant de ce borbier. Les souvenirs s'entremêlent. J'ai sauté par une fenêtre ; les tirs ont sifflé derrière moi, j'ai couru... Ils ne m'ont pas rattrapé. Suite à cela, j'ai bondi à bord du premier bateau pour retourner en Angleterre. J'ai retrouvé Herschel à Liverpool, et il m'a hébergé quelques jours. C'était il y a deux semaines environ ; j'étais alors persuadé que les Irlandais avaient lâché l'affaire... Je sais, Sharpe. Je sais.

« Cependant nous avons rapidement commencé à avoir d'autres préoccupations. Herschel était bien-portant lorsqu'il m'a accueilli, quoique peut-être plus pâle et plus maigre que dans mes souvenirs. Puis, en seulement quelques heures... » Il s'interrompt. « Vous connaissez la suite.

« Les deux hommes qu'on a vus tout à l'heure : ils étaient de ces fouines pour lesquelles j'ai travaillé ; je les reconnaîtrais entre mille. Entendez bien, messieurs : ils nous massacreront et jetteront nos corps démembrés aux quatre vents s'ils nous prennent au piège. Toutefois... murmura Crowe, je sais aussi qu'ils œuvrent dans le secret. Révéler leur existence à l'Angleterre est la dernière chose qu'ils souhaitent. Vous me suivez ? Si on arrive rapidement à Lye, ils n'oseront pas nous attaquer en pleine rue – du moins, j'y compte bien. »

Sharpe ne l'écoutait que d'une oreille. Néanmoins, il comprenait le sens général du récit et hochait gravement la tête en regardant le sol.

« Quand tu es venu nous chercher, Brennan et moi, sur les docks de Liverpool, c'était pour donner un coup de main à Herschel, Crowe. "Deux ou trois petits jours, le temps de trouver ce bon vieux Stewart, et on rentre. En souvenir du *bon vieux temps*.", c'est bien ce que tu avais

dit ? »

Un silence.

« Je n'ai pas signé pour ça... marmonna-t-il.

— Je sais, Sharpe.... Je sais. »

Jamais Crowe n'avait paru si égaré.

« Si quand nous arriverons à Lye, ajouta-t-il tout bas, tu souhaites partir de ton côté... je t'y encourage. Ce danger me concerne seul. » Il se tut un moment. « Malgré les apparences, je ne veux pas mettre vos vies en péril. »

Sharpe ne répondit pas. Brennan, comme à son habitude, n'avait pas prononcé un mot du trajet. Quant à Herschel, il fournissait tant d'efforts à marcher qu'il ne faisait pas mine d'avoir entendu quelque mot de toute la conversation. Pendant la matinée, l'une de ses jambes avait insidieusement gonflé de la cuisse à la cheville, si bien que les coutures de son pantalon semblaient près de rompre.

*
**

Lye était un modeste village de campagne bâti au creux d'une chaîne de collines, à quelques lieues de Liverpool, et composé d'une centaine d'habitations. Autour du village s'élevaient de coquettes petites fermes où s'affairaient des couples d'agriculteurs et leurs enfants. Aux alentours de midi, ceux-ci avaient redressé la tête à l'apparition de quatre hommes, qu'ils aperçurent en train de descendre le versant d'une colline et suivre un petit sentier de campagne dans leur direction ; leurs silhouettes chancelaient comme des épouvantails sur des jambes flageolantes. L'un d'eux en particulier, un dandy vêtu d'un élégant manteau pourpre et d'un chapeau, semblait très mal-portant. Mais la curiosité passa ; ils haussèrent les épaules et reprirent leur travail, prenant soin de les ignorer lorsqu'ils traversèrent leurs champs et pénétrèrent dans le village.

Parvenu en premier sur la place principale de Lye, Crowe s'empres-

de se mêler aux villageois pour s'enquérir du lieu où se trouvait le cabinet du Dr Stewart. « Monsieur, Madame, disait-il avec le sourire qu'il revêtait à chaque nouvelle rencontre ; nous avons traversé la région pour soigner la fièvre de mon frère. Où pourrais-je trouver le Dr Stewart, je vous prie ? C'est une vieille connaissance. »

Sharpe observait ce petit jeu, dont il connaissait désormais toutes les variations, en s'efforçant de traîner le pas. Depuis leur départ de Liverpool, sa figure ingrate avait déjà maintes fois permis d'attirer l'attention sur lui lorsque l'on mentionnait la présence d'un fiévreux parmi eux ; aussi Crowe lui avait-il suggéré de reproduire encore cette stratégie grotesque et de marcher en fin de file, derrière Herschel, tandis qu'ils traversaient le village. Mais bien qu'ayant ralenti son pas autant qu'il pouvait, Sharpe devait parfois complètement s'arrêter pour laisser le souffrant le dépasser. *Le mal s'est développé trop vite*, songea Sharpe avec effroi ; *il ne tiendra pas une journée de plus*.

Sharpe avait résolu de quitter son rôle et de rejoindre Herschel pour l'aider à marcher ; il se trouva ainsi aux premières loges quand, soudainement, celui-ci se raidit tout entier. Le dandy fut saisi d'une violente convulsion et bascula en avant. Il tomba sur un genou, suffoquant et livide, et cracha de l'air par sa gorge comme s'il essayait d'évacuer un corps étranger. L'instant suivant, il régurgitait disgracieusement plusieurs morceaux d'une épaisse bile noire, dense comme du pétrole.

Tous les visages s'étaient retournés vers la scène. Ils dardaient sur eux des regards hostiles, hantés par une terreur froide.

Brennan et Sharpe accoururent près de leur compagnon sitôt que l'étourdissement de la stupeur fut passé. Mais avant qu'ils n'eussent pu l'atteindre, Herschel s'était redressé, au sacrifice de ses dernières forces, en essuyant avec son écharpe les résidus de salissure qui s'étaient perdus dans sa moustache et sur son menton.

« Gardez vos distances ! » maugréa-t-il, plus sèchement qu'il ne l'eût souhaité.

Impossible désormais de ne pas voir la difformité grossière de son

bras gauche et de ses deux jambes, ou la manière dont son dos se tordait à chaque pas.

Brennan rechercha Crowe des yeux autour de lui, et l'aperçut qui indiquait une direction à grands gestes. Le petit groupe se faufila entre les villageois vers leur destination, ignorant les yeux écarquillés qui les suivaient ou les murmures qui persiflaient dans leur sillage.

Ils sentirent la présence du cabinet avant de le voir. Une âpre odeur de cendres chaudes leur était portée par le vent qui s'insinuait dans la rue.

Celle-ci donnait sur une petite place dégagée au centre de laquelle était bâtie une modeste chaumière. De l'extérieur, cette chaumière ne se différenciait des autres habitations du village que par l'écusson qui en frappait la porte – un symbole doré à l'effigie d'un grand caducée pourvu d'ailes d'ange, et autour duquel s'enroulaient deux serpents. Derrière la petite maison, attiré par l'odeur persistante, Crowe distingua un amas fumant de bûches carbonisées, mêlées de lambeaux de paille et de cendres.

Crowe, Sharpe et Brennan, suivis de Herschel qui venait de les rejoindre, la mine basse et les yeux pochés, se rassemblèrent en silence devant le cabinet.

« Stewart ! appela Crowe à mi-voix en cognant doucement contre la porte. Stewart, réponds ! »

Les quatre hommes entendirent, de l'autre côté, le son d'une chaise que l'on bouscule. Peu après, la porte s'ouvrit si brutalement que l'anneau du heurtoir s'échappa de la main de Crowe.

Face à lui se tenait un homme d'environ quarante ans, habillé d'une blouse blanche. Il avait des cheveux bruns hirsutes, un nez aquilin, et l'œil vif comme celui d'un chat. Son expression se durcit aussitôt qu'il constata que son oreille ne l'avait pas trompé.

« Crowe, dit-il en fronçant ses sourcils broussailleux. Vous ne devriez pas être ici. Je te l'ai dit et répété : je ne veux plus être mêlé à vos affaires !

— Pas d'affaire, pas d'affaire ! » plaisanta Crowe avec une grimace qui se voulait un sourire. Il avait précipité son bras dans l'entrebâillement de la porte pour empêcher le docteur de la lui claquer au nez. « Pas d'affaire, répéta-t-il ; seulement un patient. Je ne... » Il inspira. « On ne pouvait faire confiance à aucun autre. Je t'en prie, Stewart, ouvre cette porte ; c'est urgent. »

Stewart soupira longuement. Rajustant ses lunettes, il sortit la tête hors de son cabinet, curieux de ce qui agitait son visiteur ainsi. Il observa successivement l'aspect de Crowe, qui s'écarta, puis celui de Sharpe, de Brennan, et de...

Il s'arrêta sur la forme tremblante et bossue de Herschel. En avisant que Stewart l'observait, le dandy porta sa main valide à son chapeau et s'inclina pour le saluer ; il esquaissa un sourire las, qui fut immédiatement déformé par un violent haut-le-cœur. Herschel s'étrangla, et sa bouche fut de nouveau envahie de cette bile noire qui s'insinua entre toutes ses dents et goutta sur son manteau. Le docteur écarquilla les yeux.

« Entrez », ordonna-t-il en s'éloignant de la porte.

*
**

Les cinq hommes se tenaient debout dans le fond du cabinet, Herschel devant les autres et le Dr Stewart face à lui, qui le devisageait de pied en cap. Tous virent que ce dernier veillait à demeurer loin du souffrant. Crowe savait avec amertume que le Médecin, dont il ne connaissait que trop les qualités d'observateur, avait aussitôt remarqué la curieuse difformité du corps de Herschel. Des tumeurs de tailles variées semblaient cabosser les manches de son manteau çà et là ; mais aucun d'eux n'avait insisté pour découvrir l'aspect réel de ces *choses*, couvertes par ses vêtements.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi. Crowe et Sharpe tressaillirent en voyant Herschel soudain dodeliner de la tête et commencer de tomber sur le côté, mais le Dr Stewart fut plus rapide ; il soutint et redressa le patient d'un geste expéditif, et s'approcha des trois autres. Il avait la mine grave.

« Sortez un instant, je vous prie. Je vais ausculter M. Herschel. »

Trop confus pour poser des questions, ils s'exécutèrent comme des automates, se succédèrent à l'extérieur et s'attroupèrent devant le cabinet.

Crowe et Sharpe s'assirent mollement dans l'herbe à l'ombre d'un jeune frêne, tandis que Brennan, droit comme une statue, scrutait les environs avec des yeux de faucon. Sa vigilance primitive inspira finalement à Crowe l'envie de se reposer quelques instants. Il n'avait pas dormi depuis deux jours, et Dieu seul savait s'il en aurait le temps plus tard. Il s'étendit, ferma les yeux et s'assoupit aussitôt. Sharpe, quant à lui, remuait nerveusement les doigts de sa main, adossé au tronc de l'arbre.

L'attente ne fut pas longue. Après quelques minutes, le Dr Stewart ouvrit lentement la porte et attendit que ses trois visiteurs vinsent le rejoindre.

« Alors, tu peux faire quelque chose ? » demanda Sharpe, avançant Crowe qui était alors occupé à s'étirer.

Derrière le Dr Stewart, Herschel renfilait son manteau. Lui-même ne paraissait pas connaître le diagnostic.

« Vous feriez mieux de partir », asséna le Médecin.

Sa main gauche tenait un étrange masque de cuir, dont la forme était similaire à celle d'un bec d'oiseau. S'était-il masqué de cet accoutrement pendant l'auscultation ? Crowe vit que son regard le fuyait.

« Partir... du cabinet ? se risqua Sharpe.

— Non, répondit le Dr Stewart sans sourire. Partir du village. »

Un silence.

« Tu te moques de nous ? » siffla Crowe entre ses dents.

Stewart secoua la tête, mais ne recula pas devant l'éclat furieux qui naissait dans les yeux de Crowe. La bouche de ce dernier se tordit en un

vilain rictus.

« *Heh...* Vous avez entendu, les gars ? dit-il. Nous traversons la moitié de la région, nous risquons notre peau, nous passons à *ça* de nous faire tuer par des fils de chien, tout cela pour que le Dr Stewart aide Herschel. Et le Dr Stewart nous dit seulement de partir ? Oh, nous allons *partir*, mon vieil ami, grinça-t-il. Mais tu vas d'abord *tout* nous expliquer. Immédiatement. »

Il s'aperçut un peu tard que l'une de ses mains s'était brutalement saisie de Stewart au col ; mais celui-ci demeurerait impassible. Posant une main sur le poignet de Crowe, il se pencha de côté pour s'adresser à Brennan et à Sharpe, qui se trouvaient tous deux derrière lui.

« Quelqu'un vous a-t-il vus ?

— Eh bien... bafouilla Sharpe.

— Nous ne passons guère inaperçus, docteur », répondit à leur place la voix caverneuse de Herschel, depuis l'intérieur du cabinet.

Le Dr Stewart grommela.

« Je ne dis pas cela pour moi, expliqua-t-il à demi-mot. J'insiste ; prenez Herschel et partez à l'instant. Ou si vous avez quelque peu de bon sens, déposez-le dans les bois, et fuyez en priant qu'il ne vous ait pas transmis son mal. Et surtout, ajouta le docteur, ne parlez de cela à personne. À *personne*, Crowe. Vous avez compris ? »

Crowe avait lâché le col du Dr Stewart, et, hagard, chercha sur son visage le moindre indice qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Bien qu'il fût d'un naturel vif, ou du moins le croyait-il, toute cette affaire échappait à sa compréhension. Le docteur soupira.

« Vous savez que je n'ai aucun plaisir à dire cela. Moi non plus, je ne connais pas réellement la nature de cette... *chose*... avoua-t-il tristement. Les premiers patients me sont arrivés tout récemment, et ils étaient peu nombreux alors. J'ai pensé qu'il s'agissait d'une forme de peste ; mes

confrères et moi-même avons donc fait tout notre possible pour endiguer le mal dans la région. J'ai ausculté des dizaines de personnes, venues de ce village et de villages voisins ; d'abord un vieillard, une femme de faible constitution, et le mois suivant, une petite fille, un nourrisson ; puis, dans la même semaine, trois nouveaux cas... puis douze... puis vingt. En peu de temps, je me suis vu enterrer des familles entières. »

Il se tut quelques moments, retirant ses lunettes afin de regarder chacun de ses vieux compagnons. Mais bientôt la volonté lui manqua ; il détourna des yeux las, embués d'épuisement, vers le bûcher qui fumait encore près de son cabinet.

« Croyez-moi... dit-il enfin, j'ai rencontré suffisamment de contaminés, depuis le début de cette... de cette épidémie, pour savoir que l'on n'y survit pas. »

Il se retourna vers Herschel, qui titubait alors vers la porte.

« Je suis désolé, *old friend*, dit-il. Vraiment, je regrette ; mais je ne peux rien pour vous.

— Une épidémie... ? murmura Crowe à part lui-même.

— Allons, il n'est peut-être pas encore trop tard, intervint Sharpe soudain devenu très pâle. Saisis cette occasion pour essayer de nouveaux traitements ! »

Le Dr Stewart ne répondit pas. Sharpe se rembrunit.

« Écoute, Stewart, nous ne pouvons pas rester ici de toute façon. S'il te venait une quelconque idée de remède, tâche de nous le faire savoir. Nous comptons partir vers...

— Ne me dites pas où vous allez ! l'interrompit Stewart. Contentez-vous de partir. »

Sur ces mots, le Médecin leur adressa un dernier regard attristé, rentra tout à fait dans son cabinet puis referma derrière lui.

Crowe, Herschel, Brennan et Sharpe déambulaient dans le village avec la gaieté d'une parade funèbre. Crowe, manifestement contrarié, les dirigeait à tâtons par différentes rues à la recherche d'un chemin vers les faubourgs.

« Nous allons sortir de ce charnier, fulminait Sharpe à sa droite, et chercher un autre Médecin. Il doit bien se trouver un docteur compétent avant la frontière écossaise, *eh* ? Herschel, dit-il en ne recevant pas de réponse, tu penses pouvoir tenir le coup ? »

Herschel ne répondit pas davantage. Ses trois compagnons se retournèrent dans sa direction, et le virent appuyé d'une épaule contre le mur d'une maison. Il grimaçait.

« En vérité, non, dit-il. Non, je ne peux pas. Et d'ailleurs je ne le souhaite pas. »

Herschel se détourna du groupe et se traîna douloureusement vers une petite fontaine voisine où des enfants jouaient à s'éclabousser. Mais remarquant le souffrant s'approcher d'eux, les enfants crièrent et s'enfuirent comme des souris. Les quatre compagnons furent seuls dans la rue.

Herschel s'assit au bord de la fontaine.

« J'en ai fini avec les randonnées, messieurs », annonça-t-il d'une voix qui n'attendait pas de réplique. Pendant un long moment, aucune voix ne perturba le chant roucoulant de l'eau qui jaillissait de la gueule d'un chien de pierre.

« Herschel, murmura enfin Crowe, circonspect ; je sais que tu as connu de meilleurs jours, mais, tu le sais, il *faut* partir – ou du moins trouver refuge quelque part. Je te rappelle que des hommes armés nous poursuivent.

— Qu'ils viennent, répondit calmement le dandy. J'aurai la satisfaction d'être tué par des mains humaines, à défaut de pouvoir mourir dans la dignité. Mais si vous craignez pour vos vies, c'est aisément résolu : partez

tous les trois immédiatement, et laissez-moi ici. Les lois de la physique me soufflent que vous marcherez plus vite. »

Mais Crowe avait cessé de l'écouter. Il consacra aussitôt près d'une heure à plaider en faveur d'une fuite collective, à tenter de le convaincre d'en appeler à ses dernières forces, et s'il ne le pouvait, d'en appeler à sa raison ; ses propos se faisaient graduellement plus embourbés, plus confus. À chaque nouvelle stratégie de communication, Herschel pointait le doigt de sa main gauche vers le soleil. Sa lumière déclinait inexorablement.

Lorsqu'il fut à court de mots, Crowe demeura un instant complètement immobile, coulant sur Herschel un regard où se mêlaient des sentiments conflictuels. Déception et regret. Colère et amertume.

Enfin, il tourna les talons.

« Je pars chercher de l'aide, déclara-t-il froidement. Brennan ! Reste avec lui, tu veux ? »

D'un geste il invita Sharpe à le suivre, et bien que ce dernier parût sur le point de protester, il ravala péniblement ses paroles et disparut au coin de la rue, sur les talons de Crowe. Brennan, quant à lui, avait obéi à son ordre. Il s'assit sur un tout petit muret de pierre ; cependant la situation ne lui plaisait guère mieux. Le dandy, occupé à rafraîchir le bout de ses doigts dans l'eau de la fontaine, l'entendait soupirer, maugréer, grogner, ruminer. Il se tourna vers Brennan lorsque celui-ci commença à marcher d'un bout à l'autre de la rue, le front assombri et la mâchoire serrée.

Mais si le brave Brennan craignait quelque chose, Herschel ne s'en souciait pas ; il n'en avait pas le loisir. Son esprit le trahissait. Il sentait grandir en lui un froid surnois qui répandait son souffle par tout son corps. À tout moment, la mort apparaîtrait dans son dos pour l'arracher à ce corps pourrissant, déjà plus cadavre qu'enveloppe humaine.

Alors il ferma les yeux, et attendit.

*
**

Crowe et Sharpe avaient dépassé les dernières fermes établies autour de Lye. Ils savaient qu'ainsi exposés à la nature, ils constituaient des cibles faciles pour les tueurs irlandais comme pour tous les pillards de la région ; toutefois Crowe marchait vigoureusement, suivant la route principale comme si aucun danger ne le menaçait.

Sharpe le pensa devenu fou. Il avait subrepticement laissé Crowe le devancer, dans l'espoir de rebrousser chemin à son insu et retourner se réfugier à Lye. Mais chaque fois qu'il armait sa volonté pour tourner les talons, une curieuse démangeaison dégonflait son cœur, et Sharpe s'observait continuer de suivre stupidement son compagnon. Vers un lieu inconnu.

« Eh ! Crowe, écoute-moi un instant ! cria-t-il soudain. Ce... Je ne sais pas comment le dire, mais... Toi et Herschel, vous êtes proches depuis longtemps, et c'est noble de vouloir *tout* essayer, mon vieux, mais... » Sa voix se raffermir. « Crowe, il faut peut-être se rendre à l'évidence. Retournons à Lye tant que nous le pouvons ; autrement, nous allons avoir des regrets. D'une façon ou d'une autre. »

Crowe continuait de marcher, néanmoins Sharpe vit son pas ralentir. Mais s'il s'appêtait à lui répondre, nul ne sut jamais en quels termes. Tous deux s'arrêtèrent soudain où ils se trouvaient. Ils venaient de percevoir le son lointain d'une cavalcade. Tendait l'oreille, Crowe scruta les alentours tandis que Sharpe recherchait d'un œil frénétique d'éventuels abris de fortune, où se réfugier en cas de besoin.

Au détour du chemin, environ cent pas face à eux, apparurent bientôt deux cavaliers montés sur des étalons alezan. Ils galopèrent en direction de Lye, indifférents à la présence de voyageurs sur leur trajectoire. Sharpe retenait son souffle. Observant l'aspect des hommes qui s'approchaient, il distingua de longs manteaux sombres, et, sur leurs visages, des masques en forme de bec d'oiseau.

Lorsqu'il reconnut à son tour leur uniforme, Crowe s'élança au milieu de la route si précipitamment que Sharpe n'eut pas le temps de le retenir.

« Messieurs ! appela-t-il. Messieurs, un instant je vous prie ! »

Les cavaliers aperçurent ce curieux personnage qui les interpellait, ralentirent leurs montures et s'arrêtèrent près de lui. Crowe et Sharpe virent alors que leur manteau était frappé à l'épaule d'un écusson à l'effigie d'un caducée doré – ce même écusson qu'ils avaient remarqué sur la porte du Dr Stewart. Ainsi vêtus, les cavaliers ne paraissaient pas humains.

« Que voulez-vous ? demanda l'un d'eux.

— Nous cherchons un Médecin, répondit Crowe, peut-être avec trop d'empressement. Nous avons laissé l'un de nos confrères à Lye ; il est si souffrant qu'il ne peut plus se déplacer. Nous avons besoin de vous au plus vite : ses jours sont peut-être comptés. »

Les deux becs des masques pivotèrent l'un vers l'autre.

« Nous sommes des Médecins de l'Ordre, annonça le deuxième cavalier. Quels sont les symptômes de votre ami ?

Ignorant les subtiles injonctions de Sharpe à ne rien révéler, Crowe décrivit sommairement le mal dont souffrait Herschel – en omettant le fait que le Dr Stewart jugeait plus prudent de l'abandonner à la mort. Au terme de son explication, les Médecins de l'Ordre avaient connaissance de son bras gangréné par une étrange substance noire et des tumeurs qui étaient apparues par tout son corps.

Les chevaux, deux sublimes étalons qui dépassaient Crowe et Sharpe d'un pied, respiraient bruyamment comme leurs maîtres les contraignaient à l'immobilité.

« Je vois, murmura le deuxième cavalier. Je vous remercie. Monsieur... ?

— Crowe, *sir*. Et voici Sharpe.

— Monsieur Crowe. Plusieurs cas de ce mal ont été recensés à Lye. Il se peut qu'une épidémie s'y répande. En vérité, nous nous rendions justement au village sur l'ordre de notre confrérie ; plusieurs de nos patients ont connu des complications, et nous venions vérifier ce qu'il

en était. Avez-vous passé beaucoup de temps auprès de votre compagnon dernièrement ?

— Nous l'avons accompagné jusqu'ici, dit Crowe, qui avait peine à contenir un étrange sentiment de soulagement mêlé de crainte. Pensez-vous pouvoir faire quelque chose ? »

Un silence.

« Nous verrons cela dans un moment, répondit le médecin qui les avait salués. Guidez-nous, je vous prie. »

*
**

Assis au bord de la fontaine, près de Brennan qui avalait à petites bouchées son dernier morceau de viande, Herschel sentait l'engourdissement atteindre le bout de ses pieds. Il frissonna. Désormais qu'il se trouvait seul avec lui-même, tout ce voyage vers le Dr Stewart lui semblait avoir été stupide.

Il n'avait jamais eu besoin du diagnostic d'un docteur pour deviner, autour de son cou, la main de la souillure.

En rouvrant les yeux, il remarqua la présence d'un jeune enfant qui se dandinait devant lui, blond de cheveux et halé de peau. Il tenait ses petites mains dans les poches de ses vêtements terreux, déchirés par endroits. Herschel n'aurait su dire depuis combien de temps il attendait ainsi.

« Je cherche Crowe, dit l'enfant lorsqu'il comprit que Herschel prendrait du temps à saisir tout à fait la situation. On m'a dit que je le trouverais peut-être ici. »

Le souffrant ouvrit la bouche pour lui répondre, mais s'interrompit soudain. Un bref instant, presque imperceptible, Herschel parut hagard et absent ; puis le dandy leva le menton vers l'enfant et lui sourit en revêtant une moue réservée.

« C'est moi, dit-il. David Crowe. Que me veut-on ? »

Brennan oublia aussitôt son repas. Il se tourna vers son compagnon et le dévisagea en écarquillant les yeux. Une tranche de jambon cru pendait à sa bouche. L'enfant tendit, ou plutôt jeta une bourse de cuir à Herschel, qui la recueillit dans sa main humaine, et détala comme un lapin dans la rue. Le dandy délia délicatement la ficelle afin de révéler son contenu. Un objet s'en échappa et tomba au sol en un petit tintement. Herschel se pencha. Il s'agissait d'un collier de perles bleues.

Sans prêter attention à l'ombre massive de Brennan qui s'approchait à sa gauche, intrigué, Herschel ramassa le bijou et, tandis qu'il se redressait, découvrit dans la bourse ouverte une petite lettre pliée. Il ouvrit le mot et rassembla ses pensées pour lire, tout en faisant glisser pensivement les perles entre ses doigts.

Brennan vit que le message n'était composé que d'une ligne. Il vit également que Herschel en étudiait les termes très sérieusement. Le front de ce dernier s'assombrissait à mesure de sa lecture. Mais lorsque Brennan se pencha pour essayer de percevoir dans cette lettre ce qui le fâchait ainsi, Herschel replia précipitamment le feuillet, le déchira en petits morceaux et jeta les débris de papier dans l'eau de la fontaine. Il arma ses muscles pour se lever. Puis, saluant amicalement son compagnon, il tourna le dos à Brennan – et claudiqua dans une direction inconnue.

« Ne pense même pas à me suivre, *good sir*, cria le dandy à l'attention de Brennan, qui, déconcerté, venait de faire un pas dans sa direction. Dis à Crowe et à Sharpe, quand ils reviendront, que j'ai rendu visite à quelques amis au nord du village. »

Dans un consentement silencieux, Brennan demeura où il se tenait, observant tristement Herschel remonter la rue, et tourner à l'angle d'une maison.

*
**

Le *cataclop* des chevaux résonnait sinistrement sur les pierres de la place principale. Crowe et Sharpe guidaient les cavaliers vers la fontaine sans mot dire. Après avoir échangé les présentations, ils avaient d'abord tenté de faire la conversation en s'enquérant de leur nom et de leurs acti-

vités, malgré le trouble que leur inspirait ce curieux masque d'oiseau ; mais les deux compagnons avaient bientôt renoncé, constatant que toutes leurs questions n'étaient retournées que par le silence. Crowe sentait grandir en lui-même un embarras proche de la méfiance ; il n'aimait pas que leurs visages fussent cachés, privant ainsi son jugement d'une partie essentielle de ce qu'il nécessitait pour mesurer leur fiabilité. Il n'aimait guère mieux le fait qu'à cet instant, tout le village semblât complètement déserté par sa population.

Sharpe, quant à lui, étudiait subrepticement la disposition des lieux, à la recherche d'une potentielle issue de secours.

Lorsqu'ils arrivèrent près de la fontaine, où ils avaient laissé Herschel et Brennan, Crowe cligna nerveusement des yeux en constatant que l'un et l'autre avaient disparu.

« Alors, M. Crowe ? demanda l'un des deux cavaliers.

— Mes compagnons se trouvaient là, *sir*. Ils se sont peut-être déplacés dans un lieu plus confortable. »

Crowe fut rassuré de voir que cet imprévu ne semblait pas salir les bonnes dispositions des deux Médecins, dont la voix demeurait calme et courtoise.

« Sur votre honneur, dit le cavalier le plus proche, vous promettez d'avoir dit toute la vérité au sujet de votre ami ?

— Du moins celle qui vous concernait, répondit Crowe en souriant.

— Fort bien. » Et, se tournant vers son collègue : « Je pars immédiatement à sa recherche. »

Crowe le remercia et s'approcha de sa monture, pensant qu'il s'agissait d'une invitation à l'accompagner. Le Médecin leva aussitôt la main pour l'arrêter.

Après un court silence, l'autre homme descendit de cheval et se

présenta face à Crowe – si près que ce dernier parvenait à distinguer des yeux las, éteints, derrière les verres teintés de son masque.

« M. Crowe, M. Sharpe, dit-il, mon compagnon part seul. Vous devez rester avec moi. Je vous prie maintenant de bien vouloir me suivre.

— Pardonnez-moi ? s'étrangla Sharpe qui semblait s'éveiller d'une rêverie. Vous suivre où ?

— Vous nous avez dit avoir côtoyé M. Herschel pendant plusieurs jours, je crois ? dit le Médecin. Que se passerait-il si vous étiez à votre insu porteur de l'infection et contaminiez d'autres personnes ? Je regrette, messieurs ; nous ne pouvons prendre ce risque. Vous serez tous deux conduits dans un espace de quarantaine, surveillé par des Médecins de l'Ordre tels que nous. Pas d'inquiétude, ajouta-t-il, ce n'est là qu'une heure de marche.

— Et s'il s'avérait, une fois que nous serons en quarantaine, demanda Crowe, que nous avons effectivement été contaminés ? » demanda Crowe.

La réponse tarda quelque peu.

« Si votre ami vous a contaminés, murmura le Médecin, alors vous êtes déjà condamnés. Mais dans ce cas, nous pourrions faire au mieux pour que vous ne souffriez pas. » Un silence. « J'espère que vous comprenez. »

Crowe ne comprenait pas. En d'autres circonstances, en d'autres lieux, il eût peut-être accepté la nécessité de l'isolement. Mais, à cette heure que la peur et la faim acéraient ses nerfs, les mots du Médecin entraient dans son oreille sans toucher sa raison.

Dans le coin de son œil, Crowe aperçut la jambe de Sharpe tressaillir. Un rictus fendit sa figure.

En un bond, Sharpe se trouvait déjà au bout de la rue, suivi de Crowe qui le talonnait. Des cris stupéfaits s'élevèrent dans leur dos, étouffés par l'épaisseur des masques de cuir ; et, bientôt, le fracas d'une cavalcade résonnait dans la rue.

Sharpe les conduisait par de petites artères – à droite, puis à gauche –, comme s’il n’avait connu toute sa vie que ce village ; jamais Crowe ne le voyait douter de sa direction, ni même trébucher sur quelque objet.

Cependant, il semblait que ce fût aussi le cas de leurs poursuivants.

Les vibrations de la cavalcade, qui tantôt s’éloignait tantôt se rapprochait, persistait dans leurs oreilles. En surgissant d’une petite rue, Sharpe découvrait non loin la présence de l’un des cavaliers, qui avait anticipé sa trajectoire, et devait alors se ruer dans un nouveau chemin. Le voici désormais sur une place dégagée pour y chercher une cachette : l’autre Médecin les y attendait, armé d’une matraque. Il retournait sur ses pas ; le premier apparaissait derrière une maison pour l’acculer dans une impasse. Il se précipitait alors pour escalader alors une maison voisine, et ratterrissait de l’autre côté.

La course de Sharpe et de Crowe dura ainsi plusieurs longues minutes, qui leur parurent des heures. Ayant renoncé à l’idée de gagner les faubourgs, Sharpe recherchait tout en courant quelque moyen d’échapper à la vigilance des cavaliers, ne fût-ce qu’une seule seconde, pour se réfugier dans un endroit où ils ne pourraient pas pénétrer.

Il se risqua hors de la ruelle qu’il venait d’emprunter. La voie était libre. Haletant, il vira sur sa droite et remonta toute la rue, si rapidement qu’il parut s’envoler.

Mais Crowe avait progressivement ralenti pendant la course. Lorsqu’il sortit à son tour de la ruelle, Sharpe n’était plus guère qu’une petite forme lointaine. Il s’engagea néanmoins sur les traces de son compagnon, alors même que l’ombre d’un étalon apparaissait à sa gauche. Le fracas de la cavalcade se rapprocha.

Le fuyard courut, suant à grosses gouttes. Il ne lui échapperait pas ; la monture était sur ses talons. L’air qu’il respirait lacérait ses poumons et le poids de ses jambes ne cessait d’augmenter ; mais en dépit de lui-même, il ne pouvait s’arrêter – pas maintenant. *Sharpe*, rugissait-il intérieurement, *for the love of...*

Crowe jeta un regard derrière son épaule, dans l'espoir de mesurer la distance qui le séparait de son poursuivant. Il ne vit que la fulgurance d'un vif éclat blanc, suivi d'une obscurité totale.

*
**

Au nord de Lye s'élevait une très ancienne habitation d'architecture bourgeoise, laissée à l'abandon depuis peut-être près d'un siècle. *Hilltop Manor*, indiquait un vieil écriteau, désormais presque illisible, détérioré par les âges et les pluies. Le temps avait décoloré la façade et envahi le jardin de chardons ; les voyous avaient brisé les fenêtres et détruit quelques pans de mur. Mais l'on reconnaissait toujours dans sa construction la richesse et l'honneur de ceux qui autrefois y vivaient.

Herschel marchait péniblement, courbé comme un vieillard et gémissant comme une bête blessée. Il ressentait dans sa chair la présence de la mort, dont les griffes lacéraient désormais son cœur. À tout instant, ces griffes surgiraient de sa peau et détricoterait chaque pouce de son enveloppe humaine, pour ne laisser de lui qu'une carcasse désarticulée.

Un nouveau pas. Herschel secoua la tête. Il entreprit de formuler intérieurement des mots quelconques. *C... Crowe. Col... lier. Auberr... ge. A... ssassin.*

Échec.

Un autre pas.

Son esprit s'embrumait. Non : sa conscience le quittait. Elle s'écoulait sournoisement de lui-même, glissant par les membres de son corps que la gangrène avait souillés. Toute pensée lui arrachait des larmes, tant l'effort était grand ; et tout effort lui arrachait des cris. Herschel ne reconnaissait plus sa voix.

Qu'advenait-il d'un corps si l'âme seule s'éteignait ?

Un autre pas. Herschel se remémora soudain que son nez touchait presque le sol. *Redresse-toi*, ordonna-t-il. Son dos s'affaissa plus encore.

Il inclina la tête sur son épaule, et soupira en apercevant l'ombre mutilée que projetait son corps. Cette image lui fit honte.

Un autre pas. Il était enfin parvenu devant le manoir délabré. Un vif sentiment de mélancolie eut brièvement raison de sa volonté. Crowe, Sharpe et Brennan avaient bravé plusieurs lieues pour tenter de le sauver. Herschel voulut rire. Mais de sa bouche, il ne sortit qu'un long grondement.

Encore... un instant, supplia-t-il.

Le dandy poussa la porte, pénétra dans les ruines, et ferma derrière lui.

À l'intérieur, Herschel trouva un, deux, trois... cinq... sept individus, qui attendaient patiemment l'arrivée de leur cible autour d'une table. Certains s'entretenaient de sujets quelconques, tandis que d'autres jouaient aux cartes en fumant la pipe. L'un d'eux, un grand homme roux, surveillait les autres avec des yeux attentifs ; il s'agissait probablement de leur chef.

Viens seul, avait-on écrit dans la lettre. Ou tes proches rejoignent la femme. Comme Crowe l'avait deviné, les mafieux n'avaient pu risquer de se révéler ouvertement pour ce qu'ils étaient. L'isolement du manoir leur permettait de se venger sans craindre d'être vus, puis de retourner à leurs paisibles affaires. Toutefois, ils paraissaient ne pas se méfier suffisamment des autorités locales pour songer à faire surveiller les accès du manoir. Un dernier sourire étira la moustache brune de Herschel.

Le claquement de la porte qui se fermait résonna dans la pièce principale. Toutes les activités s'interrompirent et les regards se tournèrent d'un seul mouvement vers l'intrus ; les Irlandais eurent leurs armes dans les mains en moins d'une seconde. Ils visèrent de concert cet homme qui, au même instant, s'abandonnait complètement à sa douleur. Son corps s'effondra sur lui-même, convulsant comme celui d'un poisson hors de l'eau, et tomba étendu sur le flanc. Un douloureux borborygme gargouillait dans sa gorge.

« Qu'est-ce que tu es, toi ? rugit l'homme roux. Les gars ! Ne restez pas plantés là ; descendez-le ! »

Les coups de feu retentirent aussitôt. Herschel fut percé à l'abdomen, au cœur et en d'autres endroits. Ses blessures ne l'avaient pas même fait remuer. Deux tireurs s'approchèrent prudemment de la *créature*, dont la respiration, similaire au grognement d'un chien, semblait répandre dans le manoir des vapeurs pestilentielles.

« Eh ! vociféra le plus jeune. Regarde-moi un peu, que je voie ce que tu es avant de te tuer. »

Mais les tremblements qui secouaient ses mains trahissaient un tout autre sentiment que la bravoure. N'ayant pas obtenu de réponse ni de réaction, il risqua néanmoins de faire un pas supplémentaire.

« Non, att... ! » alerta son partenaire. Trop tard.

La créature avait soudain redressé la tête vers le jeune téméraire. Celui-ci devint livide. Il regardait à l'intérieur d'une immense gueule béante, où s'enfonçait une gorge piquée çà et là de longs crocs désordonnés. Les globes oculaires de la créature plongeaient à l'intérieur d'orbites sombres, tandis que tout autour, la peau de son visage se liquéfiait comme de la cire. La *chose* était gonflée de toutes parts, et continuait de grandir ; son aspect s'ajustait à mesure que la mutation étendait les muscles, déchirait la peau, éventrait les habits, jusqu'à revêtir une forme qui demeura stable – hideuse, terrifiante, abominable.

Herschel poussa un cri de bête – un cri lancinant, où l'oreille affûtée pouvait encore deviner, dans quelques soubresauts, des vestiges d'humanité.

Il saisit l'homme au bras, d'une main qui s'était faite aussi grande qu'un crâne humain. Un tressaillement. Le bras ensanglanté gisait au sol de l'autre côté de la pièce. L'effroyable hurlement du blessé déchira l'air et traversa tous les autres Irlandais dans l'âme comme de la glace.

La bête clopina dans leur direction. Aucun des hommes présents ne

parvint à reconnaître un humain. Ses jambes, couvertes uniquement des lambeaux de ce qui fut un élégant costume, avaient la couleur et l'aspect de pieds d'éléphant, et ses bras, ceux d'un amas irrégulier de tentacules grossièrement découpés. Un liquide noir suintait abondamment de ses doigts, de son cou, de la gueule, de sa peau, comme si le corps immense et boursoufflé de cette abomination ne pouvait le contenir en lui-même.

Le hurlement du jeune homme blessé, qui se trouvait sur son chemin, s'embourba dans un terrible glapissement. La créature avait piétiné sa tête. Des morceaux de crâne, des amas rougeâtres de cervelle, furent projetés jusqu'aux pieds des hommes qui se tenaient, pétrifiés, en première ligne.

Un silence tomba sur le manoir comme le couperet d'une guillotine.

« Tirez ! s'époumona enfin le chef du groupe. TIREZ ! »

Et la bête se rua sur eux.

*
**

Crowe gémit faiblement sur le dos de Brennan. Un bandage rudimentaire couvrait son front et l'arrière de son crâne, où irradiait une inconfortable chaleur. Le tressaillement de son corps alerta ses deux compagnons de son réveil. Il entendit quelques lambeaux de voix enthousiastes et sentit les bras de Brennan qui le rétablissaient sur ses deux pieds en le soutenant par l'épaule.

Il fallut quelques instants avant que le blessé réalisât qu'ils se trouvaient seuls, au milieu d'un champ de blé désert. Le soleil était couronné d'un halo écarlate, et le ciel s'assombrissait. Où qu'il tournât son regard, Crowe ne distinguait rien de Lye – aucune maison, aucune ferme, aucun paysan, ni même la flèche de l'église ; rien sinon une étrange colonne de fumée noire qui s'élevait à peut-être une ou deux lieues, en direction de l'endroit d'où ils étaient venus. Ses débris volatiles semblaient commencer de se diluer dans l'atmosphère ; le feu en était donc à ses dernières braises. Y avait-il eu un incendie ? Pourquoi Brennan et Sharpe avaient-ils une mine si grave ?

La confusion devait marquer très manifestement son visage, car Sharpe entreprit de lui parler à demi-voix. Crowe n'avait pas souvenir de l'avoir déjà vu paraître si vieux, si épuisé.

« Les Médecins, tu te souviens ? expliqua-t-il en grattant sa barbe grisonnante. Ils nous ont poursuivis dans tout le village – et je dois dire que nous les avons bien fait tourner en rond – mais finalement ils ont réussi à t'assommer avec leur matraque. Tu n'étais pas beau à voir ; heureusement que j'avais sur moi un peu de matériel de soin. Ils commençaient donc à t'embarquer, et je crois qu'ils s'apprêtaient à reprendre la course pour faire de même avec moi, quand Brennan est apparu de nulle part pour... eh... décliner leur invitation. »

Crowe attendit que Sharpe continuât. Mais celui-ci avait détourné la tête.

« Où est Herschel ? » finit-il par demander lorsqu'il remarqua son absence.

Sharpe ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit.

« C'est fini », annonça enfin une voix rauque à sa place.

C'est Brennan qui venait de répondre. Crowe et Sharpe le dévisagèrent en écarquillant de grands yeux. Il y avait fort, fort longtemps que ni l'un ni l'autre n'avaient entendu sa voix. Brennan aimait le silence ; aussi ne parlait-il qu'à de rares occasions, et toujours en des termes concis.

« Que veux-tu dire, Brennan ? articula Crowe.

— Après vous avoir récupérés, dit Brennan, et ne le voyant pas revenir, je suis parti vers l'endroit où Herschel m'avait dit qu'il se rendait. Je suis arrivé sur place au moment où deux autres Médecins de l'Ordre en sortaient. L'un d'eux avait une jambe lacérée. D'après ce que j'ai compris, il y a eu un massacre à l'intérieur. J'entendais quelque chose frapper contre les murs, quelque chose qui essayait de sortir. Les Médecins avaient tout le mal du monde à la contenir dans le manoir. »

Il s'interrompt un moment.

« Alors, ils ont mis le feu.

— Tu viens de voir la fumée, ajouta Sharpe. Il y a une heure, elle saturait le ciel. S'il était à l'intérieur de ce manoir, il n'y a pas moyen qu'il ait survécu. »

Il observa un silence endeuillé.

« J'aurais voulu pouvoir faire quelque chose. Je... Je suis désolé. »

Tandis qu'il écoutait Brennan et Sharpe lui expliquer le sort de Herschel, Crowe avait déambulé plus en retrait afin de mieux respirer. Il se laissa lourdement tomber entre les épis et appuya son front contre ses poings. Il était las, endolori et confus ; une soudaine torpeur l'envahit tout entier, comme si le sommeil l'invitait à renoncer à tout contrôle de ses pensées. À cet instant, il eût accueilli tout ce qui pouvait l'aider à oublier ces dernières quarante-huit heures. Ses deux compagnons attendirent patiemment non loin de lui qu'il fût de nouveau maître de ses moyens. Eux-mêmes n'étaient pas certains d'y être encore parvenus.

Le soleil avait plongé à moitié derrière l'horizon quand Crowe sembla enfin s'éveiller de ses réflexions. Secouant la tête, qui lui paraissait pesante comme du plomb, il accepta la main de Brennan et chancela lorsque celui-ci le tira sur ses jambes. Son estomac était serré comme un nœud et son cou le démangeait. Il s'éclaircit la gorge.

« Qu'allons-nous faire, maintenant ? » demanda-t-il.

Les rides et les crevasses du visage patibulaire de Brennan s'accrochèrent. C'est l'expression qu'il prenait lorsqu'il réfléchissait aux questions sérieuses.

« Marcher, dit-il seulement. Nous allons marcher. Je ne sais pas vers où, je ne sais pas pour combien de temps ; toujours est-il que les villages ne sont plus sûrs. Si nous voulons vivre, il nous faudra éviter de se mêler aux foules – du moins jusqu'à la fin de cette épidémie. Ne t'en fais pas ; ce n'est jamais l'affaire que de quelques années. »

LETTRE IV

À Jean

Cantorbéry, 20 Mars 1839

Mon cher Jean,

Les heures me sont précieuses et j'ai peu d'encre pour écrire ; bien qu'il m'en coûte, je te dirai donc seulement de ne plus t'impatienter de moi. Le sol de l'Angleterre exige ma présence, et le Ciel m'honore en me confiant à ses lois. Si tu songes à me rejoindre, détournes-en ton esprit. Charlot a besoin de ta pleine attention. Donne à ton fils de l'amour et des tendresses plutôt que des larmes à une absente.

S'il te plaît, dès que tu le peux, transmets-lui la lettre que j'ai jointe à celle-ci – ou s'il ne sait pas encore lire, fais-la-lui entendre.

Pense à moi autant que tu peux, mon époux ; car de cette façon, j'ai l'impression de te ressentir. Je t'aime éternellement.

Tendrement,

Clélie

LETTRE V
Jointe à la Lettre IV

Mon cher fils,

J'ai cherché, des heures durant, quels mots exprimeraient le plus justement les sentiments que je souhaite laisser à ta mémoire. Mais alors que les heures commençaient à s'égrener, j'ai finalement compris qu'il n'existait pas de mot suffisamment précis, pas de langage suffisamment vibrant, pour dire ce que mon cœur sait quand je pense à toi. Aussi je ne peux traduire sa musique indéfinissable autrement que par la simplicité. Mon fils, je t'aime. Je t'aime dans la joie ; je t'aime dans la douleur. Je t'aimais alors que tu n'étais qu'une promesse ; je t'aimerai quand les ans courberont ton dos. Je t'aime où que tu sois, et qui que tu deviennes.

Sois heureux, mon enfant, mon trésor. Emporte cette lettre jusque dans ta vieillesse ou jette-la au feu, comme tu l'entends ; je sais qu'elle ne te quittera pas.

Maman

Plus que de l'amour

Kalliste

Plus que de l'amour

Par Kalliste

It was many and many a year ago

In a kingdom by a sea,

That a maiden there lived

Whom you may know

By the name of Annabel Lee

(...)

But we loved with a love

That was more than love

— *E.A. Poe*

2 septembre 1888 – Londres – Queen's Eden

Le mois de septembre commençait et pourtant le ciel londonien était particulièrement bleu. Aucune trace de nuage à l'horizon. Les oiseaux volaient en arabesque. Ils semblaient danser avec l'aérodrome clinquant qui survolait Saint James Park jusqu' à la Tamise afin de surveiller les alentours de Buckingham Palace. Il n'existait dans le Grand Royaume qu'un seul engin de ce type et il était réservé à la sécurité de la Reine Victoria. Harry Baker s'était arrêté sur le pont qui enjambait le lac pour observer ce ballet aérien. Il le suivait avec admiration et envie. On devait se sentir libre, là-haut.

La mélodie reconnaissable de Big Ben retentit et le sortit de sa rêverie. La *Clock Tower* sonnait 10h. Il avait rendez-vous à 10h30. Il ne pouvait pas se permettre d'être en retard. Il reprit alors sa marche à travers le parc qui commençait à se parer des teintes de l'automne. Il passa entre des parterres de fleurs aux couleurs vives. Cette bulle de verdure en plein

centre de la ville grouillante et bruyante était baignée d'élégance. Tout était beau aux yeux d'Harry ce matin du 2 septembre 1888 : il venait d'intégrer le *Criminal Investigation Department* de Scotland Yard et il en était particulièrement fier.

Simple agent de Police, il avait d'abord été affecté au maintien de l'ordre du quartier de Covent Garden. Le marché couvert en avait fait un lieu très animé mais l'argent qui y circulait en grande quantité attirait les malfrats. Or, commerçants et clients méritaient de se sentir en sécurité. De ce fait, sa brigade avait été dotée de chevaux mécaniques dont la sophistication faisait l'orgueil des Technodiacres du Grand Royaume. Ces montures d'acier étaient plus rapides que leur version animale et lorsque leurs cavaliers actionnaient les pattes télescopiques, celles-ci avaient la propriété de doubler de hauteur. Les agents avaient alors une vue d'ensemble de la foule. De cette manière, repérer le voleur à la tire et suivre le parcours de sa fuite devenait un jeu d'enfant. Aussi, à vingt-huit ans, Harry pouvait se vanter d'états de service excellents et le Surintendant Howard Vincent, qui venait de réformer le service des enquêtes criminelles à Scotland Yard, avait retenu sa candidature. Il avait alors troqué l'uniforme de bobby pour une tenue de ville avec gilet et chapeau, achetée chez un tailleur d'Oxford Street. Il était grand, avait les épaules larges. Il portait ce costume avec élégance.

Arrivé au numéro 4 Whitehall Place, il se dirigea vers le bureau d'Howard Vincent qui l'avait convoqué en personne. Comme il était en avance, un agent l'autorisa à y entrer pour attendre le Surintendant qui ne devait plus tarder. Harry était flatté de la confiance qu'on lui accordait.

La pièce sentait la cire et était particulièrement ordonnée. Son attention se porta immédiatement sur une bibliothèque de style Louis Philippe en merisier dont l'étagère la plus haute présentait des moulages de têtes en plâtre de criminels notoires. Le Sergent en reconnut quelques-unes. Des dossiers de couleurs différentes s'alignaient sur les rayons inférieurs. Des pages de journaux soigneusement découpées étaient disposées dans une vitrine suspendue au mur. Harry s'approcha. Il s'agissait d'articles du *Golden Herald* et du *Daily Telegraph*, relatant le succès d'enquêtes menées par la prestigieuse Police métropolitaine. « *L'affaire du train*

d'or », « *Le meurtre de William Russell* », « *La vérité sur le meurtre de Road Hill House* », ces titres évoquaient les affaires célèbres qui avaient construit la notoriété de ces détectives dont Harry était fier à présent de faire partie. Il savait qu'il était à la bonne place et qu'il saurait lui aussi faire honneur à l'institution. Trois semaines avant, un meurtre avait été commis à Whitechapel : une femme avait été sauvagement assassinée près des *George Yard Buildings*. La nouvelle avait fait le tour de tous les postes de Police de la capitale. Le Surintendant lui accorderait-il l'honneur de participer à l'enquête ?

La porte s'ouvrit et Howard Vincent entra. Harry le reconnut immédiatement car son portrait avait très souvent fait la une des journaux. Instinctivement il se mit au garde à vous, ce qui fit sourire Vincent.

— Sergent Baker, je présume ?

— Oui Sir, répondit le jeune homme.

— Prenez place, je vous en prie, dit l'Inspecteur en désignant le fauteuil de cuir réservé aux visiteurs, avant de s'installer dans le sien, derrière son bureau.

Harry s'exécuta. La simplicité de Vincent le faisait se sentir plus à l'aise.

— Baker, je vous ai fait venir pour une affaire de la plus haute importance.

Il ouvrit un dossier posé sur son bureau.

— J'ai étudié de près vos états de service. Je dois dire qu'ils sont parfaits.

Le visage d'Harry rosit et il sourit de satisfaction.

— En deux ans de présence à Covent Garden, vous avez, dans votre brigade, eu l'initiative de stratégies qui ont permis de diminuer le nombre des vols de moitié et d'arrêter tous les coupables. Scotland Yard a besoin d'hommes comme vous pour assurer la sécurité du Grand Royaume. Ce sont les criminels qui doivent avoir peur et non les citoyens !

« Il va me parler de Whitechapel », pensa Harry. Le chef du département poursuivit :

— Une autre femme a été assassinée à Whitechapel.

« On y est », se dit Harry.

— Si l'hypothèse d'un lien avec le précédent se confirme, la rumeur d'un tueur en série ne tardera pas à courir dans les rues de Londres et la Reine ne peut tolérer que ses citoyens puissent douter de vivre en toute sécurité dans la capitale du Grand Royaume.

Harry acquiesça de la tête.

— Je mets tous mes hommes sur cette affaire. Mais le Grand Royaume est vaste et le crime est partout. J'ai lu dans votre dossier que vous étiez né à Liverpool.

Harry blêmit, il ne comprenait pas.

— Oui, oui, mais...

— Vous connaissez bien cette ville n'est-ce pas ?

— Certes, j'y suis né mais n'y suis plus retourné depuis trois ans.

— Trois ans ?

L'Officier fit une moue et recula sur son siège.

Depuis des décennies, les villes des Grey Fields s'étaient transformées en forteresses pour se protéger des monstres qui hantent les campagnes et bois ravagés par le Fléau. Et Liverpool, située sur les côtes, ne faisait pas exception. Par ailleurs, y entrer ou en sortir n'était possible qu'avec un laissez-passer.

— Votre famille ne vous manque pas ?

— Je n'ai plus de famille. J'étais fils unique et mes parents sont morts.

La question l'avait surpris et il avait sèchement répondu. Gêné, le Surintendant s'excusa :

— Je me souviens de l'avoir lu maintenant. Veuillez pardonner mon indélicatesse.

D'un geste de la main, Harry lui fit comprendre que ce n'était pas grave. Il n'aimait pas parler de son passé qui n'était pas très heureux. Sa mère était morte alors qu'il n'était qu'un tout jeune enfant, et son père, ouvrier dans l'une des manufactures d'*Appledore Industries*, qui traitaient le *Veredium*, avait été emporté par la maladie l'année de ses dix-huit ans. Il avait tout fait pour ne pas le remplacer à l'usine. La vente d'un collier de perles, seul souvenir qu'il gardait de sa mère, lui permit de se procurer un laissez-passer et de partir pour Londres. Il avait appris que le ministère souhaitait y augmenter ses effectifs de Police de manière conséquente pour maintenir l'ordre et prévenir le crime dans cette ville qui se développait à grande vitesse. Il n'avait eu aucun mal à être incorporé dans la Division 4, affectée au quartier de Covent Garden. Il comprit que l'affaire de Whitechapel ne serait pas pour lui.

— Depuis quelque temps, expliqua le Surintendant, des minerais de *Veredium* disparaissent des stocks conservés à Liverpool. On soupçonne une organisation mafieuse d'en être à l'origine à des fins mercantiles. Nous y avons envoyé l'agent Porter il y a dix jours pour conduire l'enquête mais voilà une semaine que nous n'avons plus de nouvelles. L'Officier de Police Charles Wayne sur place nous a confirmé qu'on n'avait plus aucune trace de lui.

— Le Fléau... avança Baker.

— Possible, mais il aurait fallu pour cela qu'il s'aventure en dehors des murs protecteurs...Je veux que vous preniez la suite de Porter mais également que vous trouviez ce qu'il est devenu.

Howard Vincent ouvrit le tiroir supérieur de son bureau et en sortit une enveloppe frappée du sceau de la Couronne.

— Dans cette enveloppe, vous trouverez un laissez-passer pour la ville

de Liverpool, ainsi qu'une somme pour couvrir les frais nécessaires au bon déroulement de votre enquête. Vous partez avec le Victoria Express dans quelques heures. Les billets aller et retour sont avec les documents.

La perspective de retourner à Liverpool n'enchantait guère Harry mais on lui faisait confiance pour résoudre un double mystère. Il saisit l'enveloppe sans hésiter et montra immédiatement son intérêt :

— Puis-je avoir accès aux comptes-rendus de Porter ? Je les lirai dans le train. J'y trouverai sans doute des détails qui me permettront de savoir où et comment commencer mes investigations.

Un sourire de satisfaction éclaira le visage d'Howard Vincent. Il avait fait le bon choix. On lui avait signalé l'esprit d'initiative et la rapidité avec laquelle cet agent prenait les bonnes décisions. Il se leva et prit dans la bibliothèque une chemise rouge et la lui tendit.

— Une diligence mécanisée vous attend. Elle vous conduira d'abord chez vous pour prendre quelques affaires puis à Saint Pancras où vous prendrez le Victoria Express de 4h38.

*
**

Le paysage défilait à une vitesse extraordinaire derrière la vitre. Harry le regardait, confortablement installé dans un compartiment du Victoria Express. Les terres vallonnées du Grand Royaume se déroulaient sous ses yeux comme un large patchwork. La campagne de la région des Midlands qu'il traversait était un assemblage de parcelles colorées dont les nuances allaient du jaune intense au roux profond en cette saison. Il y distinguait les silhouettes lointaines des hommes qui finissaient leurs travaux dans les champs. Ça et là émergeait un clocher autour duquel se pressaient de modestes *cottages* aux toits de chaume. La lumière de fin d'après-midi en caressait les murs, et leur couleur mordorée finissait par les fondre dans l'ensemble. Harry pensa à un tableau de Turner qu'il avait vu à la National Gallery.

Seul dans ce compartiment, il avait pu feuilleter les comptes-rendus de Porter tranquillement. Celui-ci avait trouvé à se loger dans une pension

de famille. Harry pensa qu'il irait aussi y poser son bagage car il estimait qu'il ne bouclerait pas l'enquête avant trois jours. Sa deuxième visite serait pour Sir George Becket, le directeur de la fabrique où les vols de *Veredium* étaient perpétrés. D'après sa déposition, les stocks étaient enfermés dans des hangars verrouillés et bien gardés. Les vols avaient lieu la nuit. Depuis que la surveillance avait été renforcée, ils avaient cessé mais on ignorait toujours où étaient passés les sacs dérobés. Et il était de notoriété publique que le minerai même transformé pouvait représenter un danger pour quiconque restait longtemps à proximité. De l'Officier Charles Wayne, Harry ne devait attendre aucun soutien. Porter avait noté à son sujet sa réticence à lui donner des informations sur l'identité ou l'adresse de certains témoins et potentiels suspects. Il avait le sentiment qu'il faisait tout pour ralentir l'enquête. Le dernier document du dossier était la copie d'un télégramme envoyé par l'agent Porter. « *Lune rouge* ». C'étaient les derniers mots envoyés par *Selftelegraf*. Ce petit appareil de pointe, réservé à la prestigieuse Police londonienne, permettait aux agents d'envoyer en urgence des télégrammes à leur supérieur sans passer par la *post office*. Il n'avait visiblement pas eu le temps d'en écrire plus. Harry savait que ces deux mots étaient la clé. Plus il se plongeait dans le dossier, plus l'enquête lui plaisait.

Le compartiment devint soudain très sombre. L'éclairage à gaz du compartiment s'intensifia presque en même temps. Le Victoria Express venait de s'engouffrer dans un tunnel. Il avait été construit pour protéger le train qui quittait les Midlands pour les Grey Fields. On entrait dans la région la plus industrialisée mais aussi la plus ravagée par la pollution. Les champs fertiles des Midlands laissaient place ici à des forêts dévastées. Les villages atteints par le Fléau de la Rouille avaient été entièrement brûlés et personne ne s'aventurait plus dans ces espaces saccagés, laissant le champ libre aux Harpies et autres créatures monstrueuses. Ce serait ainsi jusqu'à la gare de Liverpool Lime Street à l'intérieur de la ville.

*
**

Sur le quai, l'Officier de Police Wayne attendait Baker. C'était un homme petit et trapu, au teint rougeaud. Son chapeau melon descendait sur des sourcils broussailleux qui ne formaient qu'un seul trait. Il avait

un visage rond et le nez court. Harry remarqua immédiatement sa mine renfrognée. L'ensemble du personnage lui fit penser à un bouledogue.

— Inspecteur Baker ?

— Moi-même *Sir*, répondit le jeune Inspecteur en soulevant son fedora.

— Bienvenue chez nous. Nous sommes très honorés de recevoir à nouveau un homme de Scotland Yard.

— Merci de votre accueil, répondit aimablement Harry qui n'en croyait pas un mot.

Que Londres envoie à Liverpool deux hommes de Scotland Yard à quelques jours d'intervalle signifiait qu'on ne faisait pas confiance à la Police du Comté. Wayne prenait ça comme un désaveu et le ferait savoir par pli express au Surintendant, à Londres. Il fit signe à un porteur de bagages de prendre le grand sac en cuir que l'Inspecteur londonien avait préparé pour son séjour, mais celui-ci lui dit que ce n'était pas utile. Ils montèrent dans un cabriolet à vapeur qui les attendait.

— J'ai reçu l'ordre de vous conduire où vous le souhaitez.

— Je vous en remercie. J'aimerais commencer par m'installer dans la pension de famille où logeait mon prédécesseur.

— À *La Cloche d'Argent*, ordonna Wayne au chauffeur.

Le véhicule quitta rapidement Lime Street pour s'engager dans des voies plus étroites, bordées de maisons bourgeoises. Au loin, près de la zone portuaire, s'élevaient des volutes de fumée sombre qui finissaient par s'agglomérer en nuages noirs et épais au-dessus de la mer. La nature était définitivement en deuil.

— Avez-vous eu des nouvelles de l'Inspecteur Porter ? hasarda l'Officier Wayne.

— Non. Et vous ? répondit Baker en ne le quittant pas du regard.

— Comme je l’ai écrit au Surintendant Vincent, plus depuis le soir du 27 août où il a quitté mon bureau pour rejoindre *La Cloche d’argent*.

— C’est donc là que je commencerai mon enquête, assura Harry. Savez-vous ce que veut dire « Lune rouge » ?

— Je n’en ai aucune idée. D’où tenez-vous cette expression ?

— Nous en reparlerons plus tard, Officier.

Le cabriolet s’arrêta à cet instant devant une petite maison de ville à étage. Harry Baker remercia l’Officier Wayne de l’avoir accompagné et lui dit qu’il lui ferait savoir s’il avait besoin de lui. Wayne prit congé poliment mais cette mise à l’écart ne fit que conforter son mépris pour les agents de Scotland Yard qui pensaient être plus intelligents que lui. Celui-ci ne valait pas mieux que l’autre qui l’avait envoyé enquêter sur la disparition de chiens errants. Comme s’il n’y avait pas mieux à faire quand le précieux minerais qui faisait la richesse du Grand Royaume disparaissait des réserves.

Dans la pension de famille, Harry Baker n’eut aucune peine à prendre la chambre de Porter. Les clients ne se bouscuaient pas. Baker fit le tour de la pièce. Porter y avait laissé son sac. Harry le fouilla rapidement. Que du linge. En revanche, sur le petit écritoire posé face à la fenêtre, se trouvait un plan de la ville. Certaines zones avaient été entourées au crayon : la zone portuaire et une autre plutôt résidentielle. Dans la zone portuaire, Porter avait marqué d’une croix un endroit bien précis, plutôt éloigné des bâtiments d’usine, au bord de la mer. Il descendit interroger Miss Wilson, qui tenait la maison. Celle-ci répondit volontiers à toutes ses questions. Il apprit ainsi que le soir du 27 août, Porter était redescendu de sa chambre et qu’une voiture l’attendait. Elle ne savait pas où il était parti mais elle se souvenait très bien d’avoir vu, dessiné sur les portières, un monogramme GP – ou GB peut-être, l’obscurité avait pu créer la confusion. Harry la remercia et sortit. Il avait besoin de faire le point en marchant.

Il remonta la rue vers la mer. Il savait qu’inévitablement, il passerait devant l’immeuble où il logeait avec son père, Jack Baker. Ce n’était pas un très bon souvenir. Il avait assisté à sa mort. Leur Médecin de l’époque,

le Docteur Mitchell, n'avait rien pu faire contre l'horrible maladie qui avait lentement gangrené son corps. D'autres ouvriers en avaient souffert et tous avaient été emportés. Tout comme Jack, ils avaient fini incinérés. Certains encore vivants. La direction des manufactures assurait que tout était fait pour protéger la santé des manutentionnaires, mais il arrivait que la Rouille soit plus forte et parvienne à s'insinuer dans les tissus humains.

Harry dut s'arrêter. Un panneau placé au milieu de la rue indiquait qu'à partir de là, le secteur était interdit à ceux qui n'avaient pas la tenue réglementaire et une autorisation d'entrée. Il comprit qu'il était arrivé à proximité de la zone portuaire. Une grille le tenait à distance de gigantesques bâtiments qui crachaient jour et nuit une fumée noire et nauséabonde. Un bruit de moteur derrière lui le fit se retourner. Une voiture mécanique sortait du site par un grand portail. Sur la portière, un monogramme : GB.



Harry Baker se réveilla au petit matin sans que son hôtesse n'ait eu besoin de frapper à sa porte. Il s'apprêta car il avait décidé de rendre visite à un témoin important de l'affaire : George Becket. Il avait relu le dossier de Porter au retour de son escapade nocturne. C'était le directeur de la manufacture. Il ne faisait aucun doute que le monogramme GB était le sien. Il voulait savoir pour quelles raisons sa voiture était venue chercher Porter le soir de sa disparition. Dans le dossier, ce dernier avait noté son adresse. Sa demeure se trouvait au cœur du Georgian Quarter, le quartier résidentiel que Porter avait entouré sur sa carte. Il avait ajouté quelques notes : George Becket avait hérité, de son père, la direction des manufactures. Il avait épousé une jeune fille de bonne famille. Celle-ci avait disparu lors du naufrage du navire qu'elle avait pris pour partir en Irlande assister sa sœur qui devait accoucher. George Becket ne s'était pas remarié et n'avait pas eu d'enfant. Il avait été averti du vol du minerai par l'intendant de l'usine qui mettait quotidiennement à jour les stocks. Il accrocha à son gilet l'insigne de Scotland Yard, une étoile argentée surmontée d'une couronne, mit sa veste, descendit dans le hall de *La Cloche d'argent*, salua Miss Wilson et sortit.

La ville commençait à s'animer. Dans la rue se croisaient les livreurs de charbon, les porteurs de lait et les crieurs de journaux.

— De nouvelles disparitions de chiens à Coven Quarter ! La Police explique !

Harry donna une pièce au garçon qui criait avec vigueur les gros titres et prit un journal. Wayne s'y exprimait : la disparition progressive des chiens errants dans les rues avait été une bonne nouvelle. Mais l'enlèvement d'une dizaine de lévriers chez leur éleveur était un délit très grave. Wayne promettait à ses concitoyens de retrouver rapidement le coupable. Baker apprit ainsi que les notables de la ville, ne pouvant plus chasser à courre, organisaient des courses de lévriers. Ce nouveau loisir avait rapidement gagné toutes les grandes cités du Land, encouragé par le Lord Commander. Élevés comme de véritables champions, ces chiens avaient fini par prendre de la valeur et attisaient la convoitise. On pouvait les revendre très cher dans un marché parallèle.

« Voilà un os à rogner pour Wayne » pensa Baker et il héla un fiacre mécanique :

— 6, Hope Street, Georgian Quarter.

*
**

Un majordome très solennel ouvrit la porte de la splendide demeure de Sir Becket, et proposa à Harry Baker d'attendre dans le petit salon que son maître arrive. Comme à son habitude, il observa autour de lui. C'était une pièce chaleureuse. Les fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient encadrées de lourds rideaux de velours rouges. Sur un guéridon avait été posé un vase de fleurs fraîches. George Becket était visiblement amateur de tableaux romantiques : sur le mur qui faisait face à la fenêtre, il avait disposé deux tableaux qui constituaient un diptyque. Les deux représentaient un paysage de bord de mer : celui de droite était éclairé par un lever de soleil, tandis que la nuit enveloppait celui de gauche. Mais ce qui arrêta plus particulièrement le regard de Baker était le portrait grandeur nature d'une très belle femme aux grands yeux verts, dominant l'imposante cheminée. Elle fixait quiconque la regardait, d'une manière

intense. Ses cheveux noirs étaient relevés en chignon et elle portait à son cou un collier de pierres fines auquel était accroché un saphir.

— Ma femme, Annabel !

Harry Baker sursauta. Subjugué par la beauté du portrait, il n'avait pas entendu entrer le maître des lieux.

— Excusez-moi d'avoir regardé ce portrait avec autant d'insistance, dit le détective contrit.

— Il n'y a pas de mal. Je le comprends. Elle est magnifique sur cette peinture. J'en suis moi-même l'auteur, voyez-vous. J'ai voulu figer pour l'éternité la perfection de chacun de ses traits et faire savoir à quel point... à quel point elle était belle avant de disparaître aux yeux du monde...

« Mégalomanie de l'artiste », pensa Harry.

— La mer me l'a arrachée...

Harry se souvint de l'avoir lu dans les notes de Porter. Visiblement, le chagrin était toujours là, mais Becket se reprit :

— Edgar, mon majordome m'a dit que vous preniez la suite de Porter dans l'enquête ?

— Exactement.

— Il est retourné à Londres ?

— Non, nous n'avons pas de nouvelles de lui depuis que vous l'avez vu le soir du 27 août.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne l'ai pas vu le 27 août.

— Un témoin affirme pourtant l'avoir vu monter dans votre voiture portant votre monogramme.

— Mais laquelle ? Voyez-vous, j'en possède quatre dont trois que je

laisse à disposition de mes employés de maison ou des cadres de l'usine.

La piste s'arrêtait là. Baker était déstabilisé. Il devait pousser les investigations plus loin. Il salua alors son hôte, s'excusa de l'avoir dérangé, monta dans le fiacre qui l'attendait, et se fit déposer sur le site de la manufacture. Son insigne de Scotland Yard lui avait ouvert le grand portail. On lui prêta une tenue qui devait le protéger des émanations nocives du *Veredium* et il demanda au contremaître, un certain M. Patrick, de lui servir de guide. Celui-ci le conduisit jusqu'aux entrepôts dont les stocks de *Veredium* transformé avaient mystérieusement diminué. Depuis, la surveillance avait été renforcée par des hommes spécialement affectés par les autorités de Leeds, la capitale du Land, qui se relayaient nuit et jour devant les portes. Baker savait déjà cela, il l'avait lu dans les notes de Porter mais il avait besoin de marcher dans les pas de ce dernier. Il devait absolument trouver l'endroit qui avait été marqué d'une croix sur la carte, mais n'en dit rien au contremaître. À ce moment de l'enquête, tous les employés étaient de potentiels suspects. Il prit alors congé, prétextant qu'il avait besoin de faire un repérage des lieux et que sa présence n'était plus nécessaire.

Harry s'écarta rapidement des grands bâtiments pour se rapprocher du bord de mer. Si du *Veredium* disparaissait du territoire, c'était forcément par la mer. Quitter la forteresse exigeait trop de contrôles et l'extérieur présentait trop de danger. Il longea alors les quais vers l'ouest, jusqu'à l'embouchure de la Mersey. Face à lui, la ville de Wallasey. Cette région avait longtemps eu la réputation d'être une zone de contrebande. Sur sa droite, Baker repéra une petite anse que la lumière du phare ne pouvait pas atteindre. Un coup d'œil à la carte de Porter lui confirma que c'était bien là l'endroit marqué d'une croix. Il s'en approcha et découvrit l'entrée d'une grotte. Sur le sol boueux, les empreintes ne laissaient aucune place au doute : des hommes avaient marché et traîné quelque chose de lourd à cet endroit. Il décida de poster le soir-même des hommes. Il irait voir Wayne et lui proposerait son plan.

*
**

Wayne avait accepté de mauvaise grâce. Mais l'idée d'arrêter un trafic

de *Veredium* lui semblait plus prestigieux que de chercher un voleur de chiens. Avec Baker et des hommes de sa brigade, ils se rendirent au port dans la nuit, et sur une barque remontèrent la côte jusqu'à l'anse que le détective avait repérée. Ils cachèrent leur embarcation et attendirent. Des bruits retentirent dans la grotte. Des hommes en sortirent bientôt traînant des sacs jusqu'au bord de la plage. Les Policiers, cachés derrière les rochers, suivaient la scène en retenant leur souffle. Wayne se mit à rêver de Scotland Yard. Ils attendaient le signal de Baker. On entendit soudain un clapotis. Une lueur tremblotante venant de la mer se rapprochait. Une barque sur laquelle se trouvaient deux hommes, sortit de l'obscurité. Quand l'embarcation fut sur le sable, Baker siffla et les hommes de Wayne se précipitèrent sur les malfrats qui, sidérés, n'eurent pas le temps de réagir. Les Policiers découvrirent avec surprise qu'Edgar, le majordome de Becket, se trouvait parmi eux ! Baker et Wayne procédèrent à un rapide interrogatoire. Edgar craqua rapidement, et raconta toute son histoire. Avant de trouver cette place de majordome dans la famille Becket, Edgar O'Connor, d'origine irlandaise, avait travaillé pour Joseph Williamson, un excentrique riche et philanthrope. Aux lendemains des guerres napoléoniennes, cet homme avait offert aux ouvriers sans emploi de creuser des tunnels sous la ville contre salaire. Il ne donna jamais la véritable raison de cette folle entreprise. Certains disaient que le Fléau l'avait rendu paranoïaque et que pour lui, la population de la ville ne trouverait le salut qu'en se réfugiant sous terre. Le vieil Edgar avait gardé les plans de ce véritable labyrinthe souterrain, creusé entre 1810 et 1840. Il savait que certains entrepôts étaient construits au-dessus d'un tunnel conduisant à cette cavité donnant sur la mer. L'appât du gain avait fait le reste : le majordome avait perdu beaucoup d'argent en misant plusieurs fois sur le mauvais champion dans des courses de lévriers. Il devait rembourser des dettes conséquentes. C'est pourquoi il avait accepté la proposition de son frère resté à Dublin : vendre le minerai transformé à des mercenaires irlandais. Mais à qui précisément le minerai devait-il être livré ? Les Irlandais eux-mêmes l'ignoraient. Leur commanditaire n'avait pas donné son identité et ils ne l'avaient jamais vu que masqué. Quant à Porter, Edgar ne savait pas ce qu'il était devenu.

Baker laissa à Wayne et ses hommes le soin de conduire les truands

en cellule et se rendit chez George Becket pour lui annoncer la trahison de son majordome.



La porte d'entrée de la belle demeure de Georgian Quarter était ouverte. Baker hésita puis entra dans le hall. Il appela plusieurs fois mais personne ne répondit. Un instant, il lui sembla entendre un chien aboyer. Il tendit l'oreille mais le silence régnait. Il se dit qu'il pourrait attendre Becket dans le petit salon comme il l'avait fait le matin même. En fait, il avait très envie de revoir le portrait d'Annabel. Plus que la beauté énigmatique de la jeune femme, c'étaient ses yeux verts qui le fascinaient. De grands yeux verts. Plus il la regardait, plus il avait la sensation qu'elle était vivante. Il pensa même que s'il s'en approchait, il pourrait faire rouler dans ses doigts les perles et le saphir de son collier. Sur la cheminée, il remarqua un livre. C'était un recueil de poèmes d'amour. Il était ouvert à la page d'un poème écrit par le célèbre Edgar Alan Poe. Harry Baker commença à le lire à voix basse :

— *Il y a longtemps, très longtemps,*

Dans un royaume au bord de la mer

Vivait une jeune fille que vous connaissez peut-être

Sous le nom d'Annabel Lee

La coïncidence du prénom fit sourire Harry Baker qui reprit sa lecture un peu plus loin dans le poème :

— *Cette jeune fille vivait sans autre pensée*

Que de m'aimer et d'être aimée de moi

...

Nous nous aimions d'un amour

Qui était plus que de l'amour

...

Encore cet aboiement. Sans doute le chien de garde d'un voisin. Baker reposa le livre sur la cheminée et se tourna vers le diptyque. Et là, soudain, il comprit. Il s'approcha du tableau qui représentait le paysage maritime la nuit. Au-dessus des flots, le peintre avait représenté une lune rouge. Il ne pouvait dire pourquoi mais il eut la certitude qu'il s'agissait de la lune dont Porter parlait dans son télégramme. Ce ne pouvait pas être un hasard. Il s'aperçut que le tableau était en fait accroché sur une porte masquée par la tapisserie. Il appuya sur le tableau et elle s'ouvrit sur un escalier qui conduisait vers une pièce éclairée, mais qu'il ne voyait pas encore complètement. Il entendit, distinctement cette fois-ci, un chien qui aboyait. Alors il descendit doucement les marches. Que cachait George Becket dans cette cave secrète ? Il déboucha dans une salle éclairée par des torchères et encombrée de vieux meubles et d'objets. Il reconnut parmi eux un *Selftelegraf*. Il ne s'était pas trompé, Porter était bien venu jusque-là. L'odeur qui régnait était pestilentielle mais il avança. Un lévrier attaché sauta et aboya de plus belle en le voyant. Harry voulut s'approcher pour le délivrer. Il contourna un vieux fauteuil et s'arrêta net devant la chose la plus horrible qu'il n'ait jamais vue. Dans une cage aux barreaux rouillés, geignait une créature difforme, ni animale, ni humaine, allongée au milieu d'ossements de chiens. Elle était velue et sa gueule dégoulinait de salive et de sang. C'était un monstre, de ceux dont Liverpool s'était protégée en devenant une forteresse. Sous l'une de ses pattes, il aperçut quelque chose qui brillait : une étoile, surmontée d'une couronne, l'insigne de Scotland Yard. Il comprit alors avec effroi le sort qui avait été réservé à Porter. Mais pourquoi Becket gardait-il cette abomination chez lui ?

Le bruit d'une porte qu'on ferme à clé surprit Harry Baker qui se retourna. Quelqu'un descendait les marches de l'escalier. C'était Becket.

— N'aie pas peur ma chérie !

À ces mots, le monstre tressaillit. Harry Baker était sidéré.

Becket se mit alors à déclamer la suite du poème :

— *Mais notre amour était beaucoup plus fort que l'amour, et jamais les anges du Ciel là-haut ni les démons au fin fond de l'océan ne pourront séparer mon âme de l'âme de ma toute belle Annabel Lee...* Vous comprenez Sir Baker, le jour où la Rouille l'a infectée, j'ai prié pour mourir avec elle mais la maladie a pris possession de son corps et ne l'a pas emportée. Je ne pouvais pas livrer ma belle Annabel à la nature hostile, que serait-elle devenue toute seule? elle n'aurait jamais pu survivre. Alors je l'ai gardée près de moi, à l'abri. Je la protège, je la soigne... Et je la nourris.

Harry réalisa que le chagrin l'avait rendu fou, il se tourna vers la cage et la dernière chose qu'il vit, avant le coup de matraque fatal, furent les deux grands yeux d'un vert fascinant que la créature, avec avidité, fixait sur lui.

LETTRE VI
À Clélie

Le Havre, 13 Janvier 1840

Chère Clélie,

C'est la troisième lettre que je t'écris ; j'espère que celle-ci te parviendra.

J'ignore si le sort me sera clément et m'apprendra où je peux avoir de tes nouvelles. J'ignore même si tes yeux sont toujours ouverts sur le monde que vous offre Sa Gracieuse Majesté. Je songe que seul un grand bouleversement aurait pu jamais te détourner de notre correspondance ; toutefois, malgré ta dernière lettre, j'ai toujours l'espoir que tu sois seulement retenue par quelque mésaventure insignifiante, et que je trouverai demain à l'aube un courrier portant ton nom.

Tu sais ma persévérance, chère Clélie ; je t'attendrai jusqu'au seuil de la tombe, si Dieu en a ainsi décidé. Je montre à notre fils un visage courageux, celui qu'un père se doit de revêtir, lui promettant le retour de sa mère. Mais en moi-même, je ne suis qu'un abîme. Le cœur me manque chaque fois qu'il demande à partir pour te retrouver. Un mot de toi, pour alléger mon cœur – fût-ce pour m'annoncer que le temps est gris. Un seul mot de toi ; je n'ai pas d'autre désir. Puissest-tu rendre son bonheur à un homme qui t'aime, qui ne cessera jamais de t'aimer.

Si tu ne peux répondre, ma chère épouse, où que tu te trouves, sache bien que Charlot reçoit l'éducation que tu souhaitais pour lui – Dieu m'en est témoin.

À défaut de pouvoir le faire moi-même, j'espère que ces quelques lignes trouveront leur chemin vers toi. Autrement je t'écrirai de nouveau, et de nouveau après cela. En vérité, ma Clélie, je ne saurais y renoncer. Écrire ton nom et te parler rappellent ton existence à ce monde et à mon âme.

À jamais tien,

Jean

Sadborough

Alix André

Sadborough

Par Alix André

19 novembre 1885 – Alentours de Sadborough – Midlands

Le vent soufflait sur les plaines des Midlands, balayant inlassablement la couche de poussière déposée sur la terre sèche. Ces volutes de fumée effaçaient presque la forêt qu'on distinguait au loin. Il nous fallait la traverser pour atteindre notre destination : le village de Sadborough. Le village tenait son nom des longs hivers que subissaient les habitants des alentours, obligés de vivre sous un climat grisâtre une grande partie de l'année.

Une journée entière s'était écoulée depuis que notre convoi avait quitté la capitale, avec à son bord mon mentor, Médecin de Rouille de renom : le Corbeau Cornelius Hedge. Ce dernier était assis à ma droite, sur la banquette de la diligence mécanique. Son nez aquilin était tourné vers le bout du chemin comme si, à travers la paroi qui nous séparait du siège du cocher, il pouvait déjà voir le petit village. Pour nous accompagner, quatre Soldats de la Couronne dont j'avais fait la connaissance à Londres, au moment du départ : Shean Larty, Everett Hoodle, Eagle Lund Jr et Robert Samson, qui nous servait de cocher. Je distinguais leurs silhouettes par la fenêtre du véhicule. Ils chevauchaient des montures mécaniques dont les narines crachaient une lourde fumée grise.

Je me souvenais très clairement du moment où mon mentor avait reçu l'ordre de mission. C'était quelques jours avant notre départ. Il m'avait tout de suite informé de son contenu en lisant la lettre à haute voix devant moi. Nous devons partir pour les Midlands, à Sadborough, afin de vérifier si une jeune fille malade n'était pas porteuse de la Rouille. J'avais été frappé par l'impassibilité de son visage alors que je n'arrivais pas à maîtriser la foule d'émotions qui se pressaient à la porte de mon cœur : j'allais enfin prendre part à ma première mission, avec tout ce que cela impliquait. Tandis que mon cerveau en assimilait les enjeux, mes joues devenaient écarlates et mes jambes tremblaient. Depuis, le calme était revenu dans ma boîte crânienne. Je pouvais me consacrer pleinement à la réussite de cette mission, qui me garantirait une place pérenne dans

l'Ordre, à 18 ans seulement.

Toute cette poussière... J'espérais que nous arriverions vite au village, car je ne pouvais plus supporter les nombreux cahots de notre véhicule. J'étais perdu dans mes pensées. La voix du Corbeau me fit sursauter.

« William Henry Larton, cessez de prendre cet air apeuré, ce petit coup de vent ne nous retardera pas, Mr Hoodle est aussi bon Soldat que cocher. Nous serons de retour à Londres dans deux jours. Trois, tout au plus », articula-t-il avec assurance.

Son timbre réprobateur s'adoucit et sa main paternelle posée sur mon épaule me réchauffa le cœur. Je souris, mon esprit se vida, les yeux toujours fixés sur la lande.

Soudain, un cahot ébranla l'habitacle de la diligence. Avec mon poids plume, j'échappai de justesse à une cabriolette grandiose en me raccrochant d'une main à mon siège et de l'autre à mon chapeau. Je n'avais qu'une hâte : que ce voyage arrivât à sa fin.

*
**

C'est le dos endolori que j'arrivai finalement à Sadborough. Ayant grandi à Londres et n'ayant jamais trop quitté la capitale, j'avais simplement pu lire des descriptions sur le village. Je m'attendais à découvrir des champs d'or, des balles de foin à perte de vue, et des paysans à l'échine courbée travaillant la terre, comme dans le reste des Midlands ! Mais ce ne fut pas le cas. À Sadborough, je ne vis que des pâturages boueux et quelques vaches faméliques.

Après que nous avons traversé la forêt, le vent s'était apaisé, permettant ainsi à la misère des lieux de nous sauter aux yeux. La ville n'était en fait guère plus qu'une poignée de maisons et d'échoppes de pierre sombre aux cheminées fumantes. L'ensemble était dispersé autour d'un clocher qui menaçait de s'écrouler à tout moment.

Lorsque notre convoi dépassa l'entrée de la ville, l'impression que quelqu'un nous observait s'immisça en moi. Les visages des habitants

disparaissaient brusquement derrière les rideaux des premières maisons que nous longions. Cette fois-ci, ce n'était pas qu'une impression. La diligence stoppa net dans un chuintement de gaz et Robert Samson nous ouvrit la portière.

« Terminus. Tout le monde descend », annonça-t-il d'une voix militaire.

Après cette longue route, mes lombaires craquaient à chaque mouvement et mes jambes engourdies manquaient de me laisser tomber sur le pavé humide. À croire qu'il avait plu, malgré le ciel dégagé de tous nuages. L'odeur de foin et de chèvre me saisit et me remémora la maison de campagne dans laquelle j'avais passé mon enfance, au cœur des Midlands. Derrière moi, mon mentor sortit à son tour de la diligence. Mais par quel miracle se mouvait-il aussi sagement ? Il semblait flotter dans sa longue robe, aussi parfaitement repassée qu'à notre départ. En comparaison, je ressemblais à un vautour échevelé trop tôt parti du nid.

Cornelius Hedge prit une grande inspiration et huma l'air ambiant. Il s'avança ensuite vers un petit homme bedonnant qui sortait du groupe de villageois venus à notre rencontre. De sa délicate main manucurée et ornée de bagues, le Médecin serra fermement celle, rugueuse et nue, du vieil homme qui annonça être le maire de Sadborough, l'aimable Joe Flint.

« Que nous vaut le plaisir de votre venue dans notre modeste bourgade, Corbeau ? dit-il d'un ton amical, mais le visage ferme.

– Nous sommes venus voir comment se porte votre petite malade Mr Flint », répondit Cornelius avec un immense sourire, dévoilant ainsi des dents éclatantes de blancheur aux canines pointues.

Les Soldats qui nous escortaient se positionnèrent derrière les deux hommes, en ligne. Des villageois méfiants murmuraient dans la foule qui se massait maintenant à quelques mètres du maire. Malgré le brouhaha naissant, je perçus une voix féminine qui chuchotait :

« Trop tard, la ruine s'abat sur nous. »

Le cas de cette enfant devait être plus grave que l'on ne pensait. Les Soldats ne semblaient pas réagir à ce qui venait d'être dit.

« Du calme tout le monde ! Ces messieurs viennent seulement faire leur travail, montrons-leur qu'on sait accueillir ici, cria Joe Flint à ses concitoyens, avant de retourner son attention vers nous. Veuillez les excuser pour cette agitation. Les temps sont rudes et les tensions s'accroissent depuis que la petite Margareth est tombée malade et que la température chute. L'hiver apporte toujours son lot de malheurs, voyez-vous ? Mais nous prions chaque jour Sa Majesté pour que l'arrivée du printemps soit rapide.

– Je vous félicite de garder la Foi durant ces moments difficiles. Nul doute que c'est elle qui vous sauvera, répondit mon mentor d'un ton docte. Et puisque vous souhaitez un printemps hâtif, je prierai également pour qu'il en soit ainsi. Maintenant si vous voulez bien nous conduire à notre petite malade.

– Oui... Bien sûr ! Annet, prépare des chambres pour ces messieurs et qu'un repas chaud les attende ce soir », ordonna-t-il à une jeune femme qui se trouvait à ses côtés.

Le petit homme fit ensuite signe à la foule de se disperser et accompagna notre escouade au cœur du village. Annet, ses tresses rousses au vent, nous précéda en trotinant vers un grand bâtiment que je devinais être une auberge : *The Laughing Duck*. Notre troupe suivit le maire dans un dédale de ruelles qui se frayait un chemin entre des maisons tellement penchées que je ne voyais presque plus le ciel au-dessus de moi. Joe Flint s'arrêta devant une porte de bois vermoulu. Le soleil commençait à décliner et les murs tachés de la maisonnette se teintaient d'ocre.

Aveuglé par la lumière rasante, je ne pus qu'entendre le maire toquer à la porte, puis le gémissement des charnières rouillées. Les Soldats restèrent stationnés devant la mesure pour monter la garde. Quand nous entrâmes tous les trois, la chaleur du foyer m'apaisa aussitôt, mais la forte odeur de la maladie assaillit mes narines et me fit tressaillir. La pièce unique du rez-de-chaussée faisait non seulement office de cuisine

et de salle à manger mais aussi de chambre, à voir les deux lits installés près du foyer. Dans un vieux fauteuil à bascule grinçant, j'aperçus une femme dont les formes débordaient du siège. À notre arrivée, elle retira immédiatement sa tête de ses énormes mains et nous fixa. Ses cils étaient mouillés de larmes et sa chevelure filasse, collée sur son visage massif, dessinait des arabesques sur ses joues à la manière d'un tatouage.

Elle ne posa aucune question, et se leva avec une légèreté étonnante pour sa corpulence, comme si elle n'était qu'une âme privée d'enveloppe charnelle. Elle nous précéda ensuite dans un escalier étroit menant à l'étage. Une fois en haut, la femme ouvrit la première porte et nous dit d'une voix rauque :

« Entrez, je vous laisse avec Thomas. »

Le maire lui tapota amicalement le dos, la laissant repartir dans l'escalier d'un pas lent.

Mon mentor et moi-même fûmes les premiers à entrer dans la pièce, immédiatement suivis par le maire. Elle était minuscule, à peine éclairée par quelques chandelles, et sans fenêtre pour faire passer la lumière du jour ou faire circuler l'air. Un lit à armature métallique était placé dans le coin gauche. Malgré la lumière diffuse, j'aperçus un large portrait de la Reine Victoria accroché au-dessus du lit. Sous ce tableau se devinait le visage de la malade, dont le nom était gravé sur le lit : *Margareth*.

Les cheveux d'ébène de la jeune fille s'épalaient sur l'oreiller. Sa peau blafarde brillait de sueur. Malgré la chaleur de la pièce, Margareth grelottait sous une lourde couverture en laine. Assis sur un tabouret à ses côtés, se trouvait un jeune homme de mon âge environ, qui épongeait doucement son front moite à l'aide d'un chiffon. Il avait les yeux clairs, les sourcils fournis et les pommettes hautes. Il ressemblait en tout point à la jeune malade.

« Bonjour Docteurs, que Sa Majesté vous bénisse. Je suis Thomas, le grand frère de Margareth », annonça-t-il d'une voix absente.

Cornelius Hedge, malette médicale à la main, le salua d'un signe de

tête et commença à ausculter la jeune fille sous l'œil attentif des personnes présentes. Il prit son pouls, posa sa main sur le front de la patiente, avant d'entailler la peau délicate de son poignet à l'aide d'un scalpel, ce qui fit tressaillir Thomas. Des billes de sang rouge s'écoulèrent alors de la plaie. Le Corbeau les récupéra sans attendre dans un flacon de verre.

Debout à côté du Docteur Hedge, je me mis aussi à pratiquer l'examen, mais dans ma tête. Je notai que la peau était intacte, et que le sang de la victime semblait sain. Un sourire naquit rapidement sur mon visage. Je regardai le Docteur Hedge, convaincu qu'il allait suivre mon raisonnement et annoncer que cette jeune fille n'était victime que d'une vilaine fièvre, très courante en cette saison, et qui avait sûrement dû être favorisée par l'insalubrité de la chambre. Hedge se redressa et rangea son matériel.

« Il faut confiner cette pièce, annonça-t-il d'un ton formel. Il s'agit bien d'un cas de Rouille.

– Mais... les symptômes indiquent que... tentai-je maladroitement d'articuler. » Le regard sévère du Corbeau suffit à me couper net dans ma phrase. Je baissai les yeux, les joues cramoisies, honteux de l'avoir contredit. Je n'y comprenais plus rien.

« William, lâcha-t-il, sa voix sonnait comme une lame de guillotine tombant sur un billot de bois. Ce ne sont que les prémices de l'infection. Dès demain, son corps se dégradera. J'ai déjà vu beaucoup de cas comme celui-ci durant ma carrière. »

De l'escalier nous parvinrent les sanglots de la mère, revenue sans que nous nous en rendions compte pour entendre le diagnostic. Thomas se leva précipitamment, les muscles contractés de colère. Je remarquai qu'il me dépassait d'une tête et que ses bras avaient la largeur de mes cuisses. Je déglutis péniblement. Il semblait prêt à en découdre quand la main du maire le stoppa. Les deux hommes se fixèrent de longues secondes, avant que Thomas ne se ravise et retombe lourdement sur son tabouret.

« Je vais lui administrer un calmant de ma fabrication. Si elle ne va pas

mieux demain, c'est qu'il est trop tard pour la sauver », poursuivit le Docteur Hedge.

Malgré le verdict de mon mentor et la confiance que je lui accordais, une partie de moi refusait cette évidence. J'étais perdu. Les instants qui suivirent furent flous. Je vis Hedge, une seringue à la main, injectant un liquide rouge grenat dans le cou de la jeune fille. Pourquoi ? Quel était ce calmant dont il ne m'avait jamais parlé ? En repartant, je vis le maire tentant de consoler la mère éplorée. Ses sanglots étaient si forts ! Mais où se trouvait le père ? Le jeune homme devant moi, bâti comme un athlète, se releva et nous guida vers la sortie. Nous étions de retour dans les rues sombres aux pavés humides.

*
**

Je repris mes esprits lorsque je fus assis sur le lit de ma chambre, à l'auberge. Un repas copieux m'attendait sur la table, près de la cheminée. Le fumet de la viande me faisait saliver, j'engloutis le dîner et ne pris même pas la peine de me déshabiller avant de m'enrouler dans les épaisses couvertures de laine. Les rideaux de la fenêtre étaient ouverts. Ni lune, ni étoiles. Le ciel lui-même était-il en deuil ?

Le mur trop mince laissait filtrer les voix des Soldats, qui devaient sûrement jouer aux cartes dans la chambre d'à côté, comme à leur habitude avant de dormir. Aucun son ne me parvenait de la chambre du Docteur Hedge. Il devait déjà être endormi.

Je passai le début de la nuit à tourner et retourner dans mon lit, l'esprit en ébullition, emballé comme un cheval mécanique lancé à pleine allure. Durant des heures je me repassais la scène. La honte de m'être trompé devant Hedge me prit à nouveau. En sueur, je rejetai mes couvertures brusquement. J'avais un doute, une sensation jamais ressentie pour une décision ou un choix de mon mentor.

Avant de nous séparer du frère de Margareth, je l'avais entendu dire que nous reviendrions demain. Ce serait l'occasion pour moi de revoir mes observations. Je me mis à rire intérieurement : « Pff, mais oui, bien sûr ! Je vais ausculter la malade juste pour vérifier qu'un Corbeau expéri-

menté ayant rejoint l'Ordre bien avant ma naissance ne se soit pas trompé dans son diagnostic ! Bien sûr ! »

Peu après, le sommeil, obstiné, finit quand même par m'emporter. Un sommeil agité et rempli de cauchemars oubliés au réveil.

*
**

J'ouvris les yeux à l'aube. Je ne compris d'abord pas ce qui m'avait réveillé, puis j'entendis une voix qui provenait de la rue, juste sous ma fenêtre. Au contraire de Mr Hedge, j'avais le sommeil si léger que même des chuchotis pouvaient le troubler. Mû par la curiosité, je m'approchai de la fenêtre à pas de loup. Une main sur le rebord de bois, l'autre écartant légèrement les rideaux, j'aperçus d'abord une chouette voler dans le ciel, puis en baissant la tête, deux silhouettes vêtues de vêtements amples, avec des capuches aux couleurs sombres.

« Je l'avais bien dit ! La ruine de notre village ! Pourquoi il a fallu qu'ils viennent, hein ? clamait la femme.

– Baisse d'un ton, cousine. Ils pourraient nous entendre, répondit l'homme, laissant peser un long silence avant de reprendre.

– M'est avis qu'ils sont là pour une autre raison, et que la p'tite n'est qu'un prétexte pour tous nous brûler.

– Tu crois qu'il savent ? Qu'ils sont venus pour ça ? ajouta la femme.

– Je pense que les Soldats et le petit ne font que leur *devoir*. Le Corbeau, en revanche, il a du sang sur les mains, ça s'voit. Son regard, il me glace le sang.

– N'empêche, le petit deviendra grand... »

D'un battement d'aile, la chouette vint se poser sur l'épaule de l'homme.

« Tu commences à peser ton poids, Squeam. »

Les deux individus s'éloignèrent vers le village, jusqu'à ce que je ne les entende plus. Une conversation bien énigmatique qui me plongea dans la plus grande des confusions. Mes doutes se confirmaient donc : si j'en croyais ces villageois, notre mission n'était pas uniquement liée à la jeune Margareth. Une vague d'adrénaline heurta alors ma poitrine : il fallait que je découvre ce qu'il se tramait !

Dès que le pâle soleil d'hiver se leva et que sa lumière remplit ma chambre, j'enfilai ma cape et sortis de l'auberge. Le froid brûlait mes joues et un vent impitoyable balayait mes cheveux. Devant l'entrée, je tombai nez-à-nez avec le Docteur Hedge, chaudement habillé.

« Vous voilà levé de bien bonne heure, William. Bien dormi ? » demanda-t-il.

Je rougis aussitôt et mon esprit chercha les sous-entendus cachés derrière cette question anodine. Je me sentis subitement tellement coupable d'avoir douté de lui, mon mentor.

« Oui oui, j'ai bien dormi. Et vous ? parvins-je difficilement à articuler.

– Allons rendre visite à notre jeune patiente. »

Ce qui ressemblait à un labyrinthe la veille se révélait n'être qu'un ensemble de petites rues qui rejoignaient toutes la place centrale où se trouvait *The Laughing Duck*, notre auberge. Impossible de se perdre. Je me sentais déjà plus rassuré. Le village s'éveillait peu à peu et les habitants que nous croisions sur notre chemin vaquaient à leurs occupations : un forgeron aiguisait le couteau du boucher sous le regard amoureux de sa femme, des enfants jouaient dans une botte de foin, une grand-mère remontait péniblement la rue que nous descendions. Je proposai même mon aide à cette dernière en lui présentant mon bras pour la conduire jusqu'à son logis, non loin de l'Église. Hedge, d'un regard, me fit signe qu'il m'attendait. À l'arrivée, la vieille dame me remercia en me prenant la joue de sa petite main fripée et elle me complimenta sur mes manières de *Gentleman*, qui avaient tendance à se perdre, *de nos jours*.

Lorsque je revins vers mon mentor, il était toujours là où je l'avais

laissé, adossé à un mur. Il ne prononça pas un mot et nous repartîmes vers notre destination.



Les Soldats Everett et Eagle nous attendaient devant la maison de la jeune malade. À l'étage, Margareth se tordait de douleur dans son lit. Nous avons entendu ses cris depuis le rez-de-chaussée mais, de près, le spectacle était éprouvant. Son état avait beaucoup empiré depuis la veille. Nous nous équipâmes de nos Masques de Rouille avant de nous approcher du lit. Derrière la lentille de verre, j'observai la peau de la jeune fille. Elle était totalement rongée, laissant apparaître sa chair et ses os. Nul besoin d'examens complémentaires pour comprendre qu'elle était bien porteuse de la Rouille. Le Soldat Eagle déboula dans la chambre, me déconcentrant brutalement.

« Maître Hedge ! Le maire est là !

– Eagle, vous vous mettez en danger en pénétrant ainsi dans cette pièce », répondit calmement Hedge, comme à son habitude.

Eagle jeta un regard à la jeune fille, et se figea dans une expression horrifiée.

« Pauvre enfant » soupira-t-il.

Nous quittâmes la chambre pour rejoindre le maire sur le palier.

« Alors ? Comment va-t-elle ? bredouilla Joe Flint, impressionné par le Masque des Médecins.

– Son état s'est considérablement aggravé. Je suis navré, mais il n'y a plus d'espoir. Je vais mettre fin à ses souffrances rapidement et sans douleur et nous nous occuperons de son corps pour éviter la contagion, répondit le Docteur Hedge, la voix déformée par les filtres anti-germes de son Masque.

– Mais...comment vais-je l'annoncer à sa famille ? murmura le maire en

secouant la tête d'abattement.

– Si vite, Docteur Hedge ? me risquai-je à demander.

– À ce stade, c'est le mieux pour elle et pour le village, me répondit-il avec peine.

– Très bien, si c'est le juste choix. »

Le maire acquiesça à contrecœur et Cornelius Hedge retourna dans la petite chambre. Je ne pus m'empêcher de le suivre du regard, les yeux remplis de larmes. Il sortit sa seringue. Il piqua. Margareth n'était plus.

Je ne pouvais pas en supporter davantage. Je sortis en trombe de la petite maison. Dans mon Masque de Rouille, mes larmes m'empêchaient de voir où j'allais. Je l'arrachai et le laissai tomber. Je ne m'arrêtai qu'à la limite de la ville, et m'assis à même le sol.

*
**

Quelques instants plus tard, mon mentor vint me rejoindre.

« William, monsieur le maire m'a proposé de diriger la cérémonie d'Adieu pour Margareth. Je vais aller officier pour que les villageois puissent faire leur deuil rapidement. Souhaitez-vous m'accompagner ? » dit-il en posant sa main froide sur mon épaule. J'avais l'impression d'étouffer. Ses doigts étaient des serres qui allaient se refermer sur sa proie. Son ton, plus doucereux que doux à mes oreilles, me crispait. Il prononça une dernière phrase avant de repartir vers le village.

« Je comprends que tu veuilles te reposer. Tu en as beaucoup vu pour aujourd'hui. Et surtout beaucoup appris.

– Vous allez brûler le village ? Demandais-je d'une voix tremblotante.

– Il le faut, William. Vous le savez bien. C'est un foyer de contamination, il faut suivre la procédure pour protéger notre pays.

– Normalement, pour un simple cas de Rouille, les villageois doivent

être épargnés, n'est-ce pas ? répondis-je en m'essuyant les yeux avec la manche de ma combinaison.

– Ne vous inquiétez pas, William. La situation est sous contrôle, conclut-il en tournant les talons.

À ces mots, je me dressai d'un bond et me plaçai face à lui.

« Je vous accompagne ! »

*

**

Au cœur de la petite Église se massait la totalité du village. Cette Église était austère et n'avait pas de larges vitraux comme on en voyait à Londres ; seulement des fenestrons hauts. La principale source de lumière provenait de la multitude de cierges allumés pour l'occasion. Les villageois étaient tous bien coiffés et vêtus de leurs plus beaux habits. Je pris place sur un banc, près de la porte. Le Docteur Hedge avait insisté pour que je reste tranquille, le temps de me remettre de mes émotions. Peu après l'ouverture de la cérémonie, Thomas, le frère de Margareth, vint s'installer à mes côtés. Je l'observai du coin de l'œil. Il resta silencieux longtemps, son regard dirigé vers le Corbeau. Je me penchai vers lui pour chuchoter.

« Je suis sincèrement navré pour votre sœur », tentai-je pour briser la glace.

Une phrase pitoyable qui ne changerait rien à son chagrin ; je m'en rendis malheureusement compte après l'avoir dit. Après un silence de plusieurs secondes qui parurent des heures, un chat noir sauta sur notre banc pour s'installer près de Thomas.

« Night. Il était à ma sœur », murmura-t-il les yeux humides.

Le chat, qui fixait le frère endeuillé de ses grands yeux jaunes, posa une patte sur sa main.

« La Cause n'oubliera pas ce que votre Ordre a infligé à ma famille,

William », poursuivit Thomas d'un ton plus menaçant.

La Cause ? Était-ce possible ? Des Rôdeurs, ici ? Était-ce donc la véritable raison de notre venue ? La pauvre Margareth n'était-elle qu'un prétexte pour éradiquer le village et toute potentielle poche de résistance sauvageonne ?

Je jetai alors un regard à tous les villageois autour de moi. Des ennemis de la Couronne ? Peut-être. Mais chacun avait une famille. Une vie. De véritables criminels ? Était-ce criminel de se battre contre un Ordre qui mettait à mort des jeunes filles à peine sorties de l'enfance ?

Le Corbeau finit son éloge funèbre et le cercueil de fer de Margareth fut apporté sur l'estrade. Il proposa aux villageois un temps de recueillement. Tandis que le village se dirigeait vers la dépouille pour rendre un ultime hommage à la jeune défunte, le Corbeau descendit de l'estrade et se dirigea vers moi.

« Par ici, William. Laissons-les entre eux », prononça-t-il d'un ton autoritaire.

Devant les portes de l'Église, notre escorte de quatre Soldats nous attendaient. Dans leurs mains, des planches, des clous et des incinérateurs. Je blêmis d'horreur. Devant mes yeux, les Soldats de la *Royal Army* commençaient à clouer la porte. Dès les premiers coups de marteau, des cris de protestation résonnèrent dans l'Église. Les pauvres villageois avaient compris. Impuissant, paralysé, je ne pus bouger que lorsque mon mentor m'appela.

« Venez avec moi. Il reste une dernière étape avant de pleinement rejoindre l'Ordre. Aujourd'hui, cette dernière étape s'offre à vous.

– Je...

– N'oubliez jamais pourquoi vous avez rejoint l'Ordre des Médecins, m'interrompit-il. Rappelez-vous ce pour quoi vous avez prêté serment. Souvenez-vous que ce n'est pas la cruauté, mais la nécessité, qui justifie nos actions. »

Il me poussa délicatement vers l'entrée de l'Église, désormais barricadée.

« Souvenez-vous de qui vous étiez avant que je vous prenne sous mon aile, William. Un orphelin livré à lui-même, abandonné à la naissance, me murmura-t-il dans l'oreille, plaçant un incinérateur chargé dans mes mains. Visez le toit. »

J'appuyai sur la gâchette. La charpente prit feu. Mes pupilles se teintèrent du rouge écarlate de l'incendie. Mon cœur s'emballa, pulsant au rythme des flammes.

« Beau travail, William. Bienvenue dans le seul véritable Ordre. Celui de Byrne », claironna fièrement Hedge. Il se tourna et s'adressa aux Soldats.

« Messieurs. Laissons mon apprenti finir le travail. Nous avons beaucoup à faire avec le reste du village. Couvrez toutes les sorties », ordonna-t-il à l'escouade avant de se diriger vers la place principale. Il se retourna une dernière fois et m'adressa un sourire, avant de disparaître dans l'épaisse fumée dégagée par le brasier.

Je restai ainsi, seul, à contempler mon œuvre durant plusieurs minutes, bercé par les hurlements des suppliciés et le crépitement de la chair calcinée.

Miaouu !

Je levai les yeux, surpris, et vis Night, le chat noir, à la haute fenêtre brisée du bâtiment en feu. Animé par un ultime élan d'humanité, j'accourus sous l'ouverture :

« Vas-y mon beau, saute ! »

Stupéfait, j'aperçus ensuite une main, puis un bras, puis le corps entier de Thomas qui se hissait aux côtés du félin, faisant fi des débris de verre qui lacéraient sa peau. Malgré la douleur, il me fixait avec un air narquois.

« Satisfait, *Docteur* ? » me lança-t-il.

Je tournai le regard partout autour de moi, à la recherche d'un moyen de les secourir. Cela ne rachèterait pas mon crime, mais je me devais d'essayer. Le toit de l'Église commençait à craquer. Plus aucun cri ne se faisait entendre à l'intérieur. De ma position, la chaleur devenait insupportable. Par chance, j'aperçus l'arrière de l'auberge du *Laughing Duck*. Devant la porte : une charrette de marchandises, qui contenait une grande quantité de couvertures !

Malgré mes jambes qui se dérobaient, je puisai dans mes dernières forces pour foncer vers la charrette et la pousser sous la fenêtre brisée.

« Cela ne sauvera pas votre âme, pesta Thomas.

– Non. Mais nous pouvons encore sauver la vôtre. Sautez ! »

Thomas sourit avec mélancolie. Il prit Night dans ses bras et se laissa tomber dans la charette où il atterrit dans un craquement sourd.

Autour de moi, les flammes ravageaient Sadborough. Le félin se glissa à mes côtés mais Thomas ne bougeait plus. En l'observant, je remarquai rapidement que sa jambe était tordue dans un angle improbable. J'agrippai le treuil de la charrette et tirai de toutes mes forces. Nous devons partir. Le plus loin possible. La fumée envahissait mes poumons. Je peinais à marcher. Cette fois, mes forces m'abandonnaient pour de bon. Un voile noir envahit soudain ma vision. Je perdis connaissance.

*
**

Mes yeux s'ouvrirent sur un ciel clair parsemé de quelques nuages. Je relevai difficilement la tête.

D'étranges individus encapuchonnés vaquaient à leurs occupations. Des lames étaient polies par des artisans. Des carquois étaient préparés par des chasseurs. Un trio de loups domestiqués jappaient dans l'attente d'une friandise. Je me trouvais au beau milieu d'un camp de Rôdeurs. À côté de moi, Thomas était allongé, le petit chat noir lové sur son ventre.

Sa jambe était pansée et soutenue par une attelle en bois. Il fixait le ciel, le regard perdu. Une chouette passa juste au-dessus de moi et atterrit sur l'épaule du jeune homme.

Soudain, une femme magnifique aux longues bottes de cuir et vêtue d'une somptueuse tunique à capuche verte s'approcha de nous. Son regard froid comme l'hiver pénétra le mien, avant de se tourner vers la jambe du jeune Thomas.

« On aurait bien besoin d'un Médecin, par ici. »

Thomas tourna son regard vers moi. Il me sourit.

*
**

Quelques jours plus tard – Dans un salon privé à Londres

« La mission a été un franc succès, Maître Byrne.

— Je n'en attendais pas moins de vous, Cornelius. Néanmoins, qu'est-il arrivé à votre apprenti? Comment un tel drame a-t-il pu arriver sous votre supervision ? »

Le Corbeau fit tinter ses bagues sur son verre de vin.

« Un bien malheureux accident, je le crains, Maître. Le feu est un élément imprévisible, il en a pris de bien plus expérimentés.

– Pauvre enfant. Il avait un si grand potentiel, répondit le vieil homme en secouant la tête, visiblement attristé. Mais cela ne compromet en rien votre promotion, Cornelius. Vous serez nommé Scalpel dès demain matin. »

Hedge sourit. Les verres s'entrechoquèrent dans un tintement cristallin.

« Ensemble, nous purgerons le Grand Royaume de ses maladies. *Que Sa Majesté nous garde !* »

Postface de Kimi

À toi qui nous lis. Je souhaitais prendre un instant, quelques lignes, pour t'adresser un immense merci. Merci d'avoir pris le temps de découvrir cette œuvre jusqu'au bout, en espérant sincèrement qu'elle t'ait plu. Le recueil *Mémoires du Grand Royaume* existe grâce à la dévotion de la superbe communauté de *Legacy of the Crown*, dont tu fais sans doute partie, et son écriture a été rendue possible suite à la réussite de la campagne *ULULE* de 2024.

Afin de remercier une ultime fois les contributeurs et contributrices de ce projet, j'ai tenu à faire de ce recueil une œuvre collaborative, qui regroupe le sérieux et la passion d'autrices de talent (et aussi de moi-même, mais ça ne compte pas). C'est donc à elles que je dédie également ces lignes.

En espérant t'avoir transporté dans l'univers du Grand Royaume et transmis le plus d'émotions possibles.

— Kimi

Mémoires du Grand Royaume
Un recueil de la gamme
Legacy of the Crown





KPM
Studios